



F/c 0-5

CASIMIR PERTUS

SCANDERBERG

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PARIS

ROUQUETTE, LIBRAIRE

PASSAGE CHOISEUL, 31

1870

1

et majestueuse qu'elle avait sous le Règne de Louis XIV. La tragédie fut alors, grâce à l'émancipation française, ce qu'elle devait être, une œuvre analysée de son histoire, vivante, vivante, avec un langage baroque, une forme pure et corinée, où se reflétait la poésie un peu trop érudite d'une cour qu'on appelait le ciel du grand roi. Quel Pasteur de Britannicus et d'Alceste répercuta à son temps la tragédie que Corneille avait fait sortir de son cerveau avec l'épave verdâtre, la même charge et l'éclat solide de son génie créateur.

Voltaire, si elle avait à l'espérance son siècle, lui donna un caractère philosophique, politique et satirique, en lui conservant toutefois la même forme, et il fut bien le pur, ce qui est à son service qu'une véritable tragédie moderne.



Après Corneille, Racine et Voltaire, qui furent pour la France la tragédie et pour la Grèce Eschyle, Sophocle et Euripide, vint une école d'imitateurs qui se contenta de faire parler de même et de la même manière.

Ce cadavre devant l'évolution exigente de romans, qui se levait contre lui tout d'un coup par une révolte le portait à se sentir trop de gêne pour tout ce qui avait été fait avant lui, un petit théâtre, dépourvu de tout intérêt, comme l'indiquent, au lieu de la tragédie dans une nouvelle voie, mais peinte avec trop de réserve et de timidité : il paraît plutôt faire de Molière contemporain au goût du moment que d'être librement devant l'étendard de son maître.

La manière de la tragédie française. Toutefois, malgré le triomphe de ces deux romans, on ne peut pas que la tragédie n'ait été oubliée.

PRÉFACE



Est-il vrai que la tragédie n'ait plus droit de cité en France? que cette ancienne et noble reine de l'art dramatique ne soit plus qu'une momie, destinée à dormir son dernier sommeil dans ses bandelettes de pourpre, et à figurer seulement dans un musée d'antiquités? Autrement dit, se peut-il que la tragédie soit morte? Mais la mort est un vain mot. Dieu étant la source éternelle de la vie, la vie est éternelle comme lui : donc rien ne meurt, mais tout se transforme.

De nos jours, où la littérature facile arrive si facilement au succès et improvise même des héros politiques, il n'est pas étonnant que certains esprits affichent un scepticisme dédaigneux pour un genre de littérature qui demande quelques études et quelque travail. Sans doute, dans ce siècle de mouvement et d'accélération, où sur des rubans de fer nous franchissons les plus grandes distances avec une vitesse qui semble égaler celle de l'oiseau, où nous transmettons notre pensée d'un bout du monde à l'autre avec la promptitude de l'éclair, où la vie enfin est si rapide et si accidentée, la tragédie ne doit pas conserver l'allure calme

et majestueuse qu'elle avait sous le règne de Louis XIV. La tragédie fut alors, grâce à l'immortel Racine, ce qu'elle devait être, une savante analyse du cœur humain, revêtant, avec un langage harmonieux, une forme pure et correcte, où se reflétait la pompe un peu trop solennelle d'une cour qu'on appelait *la cour du grand roi*. Oui, l'auteur de *Britannicus* et d'*Athalie* appropria à son temps la tragédie que Corneille avait fait sortir de son cerveau avec l'âpre verdeur, la mâle énergie et l'éclat sublime de son génie créateur.

Voltaire, fidèle aussi à l'esprit de son siècle, lui donna un caractère philosophique, politique et oratoire, en lui conservant toutefois la même forme, et, il faut bien le dire, en ne mettant à son service qu'une versification souvent prosaïque et négligée.

Après Corneille, Racine et Voltaire, qui furent pour la France ce qu'avaient été pour la Grèce Eschyle, Sophocle et Euripide, vinrent une foule d'imitateurs qui ne cessèrent pas de faire sortir du même moule la même tragédie.

Cependant durant l'éclosion orageuse du romantisme, qui souleva contre lui tant d'ennemis passionnés et souvent injustes, parce que son ardeur révolutionnaire le portait aussi à montrer trop de dédain pour tout ce qui avait été fait avant lui, un poète illustre, dépositaire du vers racinien, Casimir Delavigne, amena la tragédie dans une nouvelle voie, mais peut-être avec trop de réserve et de timidité : il parut plutôt faire de légères concessions au goût du moment que dresser fièrement devant l'étendard du drame naissant

la bannière de la tragédie transformée. Toutefois, malgré le triomphe bruyant du romantisme, on ne disait pas que la tragédie était morte, alors qu'on applaudissait *Marino Faliero*, *les Enfants d'Edouard* et *Louis XI*.

Quelques années plus tard, avec quels cris d'enthousiasme n'a-t-on pas accueilli la *Lucrèce* de Ponsard ! C'est que cette tragédie romaine avait une senteur toute nouvelle ; ce n'était plus la tragédie de convention, où les personnages n'étaient des Romains que par les noms et le costume : cette fois c'étaient des vrais enfants du Latium qui parlaient ; l'œuvre tout entière exhalait un parfum d'antiquité qui lui donnait cette couleur locale tant et si justement préconisée par le romantisme. Ponsard, en réalité, relevait par bien des côtés de cette école, et inaugurait la tragédie nouvelle, pour ne pas dire romantique. Et pourtant l'école classique fit de la pièce de ce nouveau venu une machine de guerre contre son antagoniste, et parvint par ses bruyantes clameurs à paraître écraser sous cette œuvre, bien inférieure comme souffle poétique, *les Burgraves*, cette épopée, ce drame taillé, comme l'a fort bien dit M. Jules Claretie, par une main de Titan dans le granit du moyen âge allemand. Peut-être François Ponsard a-t-il porté la peine de cette iniquité ; peut-être qu'en devenant le coryphée de ceux qui le saluaient chef de l'école du bon sens, est-il sorti de sa propre route, pour suivre celle qu'on lui montrait, et, tout en restant un écrivain très-remarquable, peut-être n'est-il pas arrivé, comme poète tragique, à la hauteur qu'il devait atteindre.

La tragédie n'est donc pas un genre qui doive disparaître de la scène française, puisque toutes les fois qu'elle a essayé de quitter les chemins battus, elle a cueilli de glorieuses palmes. Elle peut, par conséquent, malgré l'incrédulité généralement répandue, revendiquer encore sa place d'honneur dans la hiérarchie littéraire, mais à la condition de congédier ses confidents, de renoncer aux longs récits, de faire passer presque tous les événements qu'elle comporte sous les yeux du spectateur, et de s'animer enfin d'une action vive et accélérée jusqu'au dénouement. Ce que vous demandez là, nous dira-t-on, le drame moderne l'a réalisé. Nous répondrons que le drame est un genre mixte entre la tragédie et la comédie, et que, de même que la comédie, à laquelle il tient par certains côtés, n'a pas été pour cela bannie de la scène, de même la tragédie, avec laquelle il a de certaines attaches, ne doit pas être exclue du théâtre. La comédie, le drame et la tragédie sont trois genres qui peuvent parfaitement vivre ensemble et produire des œuvres diverses également remarquables. Ainsi donc, à la comédie les travers et les vices du temps, qu'elle doit fronder et poursuivre avec un rire franc et de bon aloi; au drame les sujets passionnels, puisés soit dans notre société moderne, soit dans l'histoire des faits qui ne sont pas encore trop distants de nous; à la tragédie enfin les événements lointains, les héros légendaires.

C'est donc, selon nous, dans les âges un peu reculés que la tragédie doit établir son domaine, parce que, contrairement à notre œil, qui perçoit les objets sous

une forme plus petite, selon qu'ils sont plus distants, notre esprit voit les événements et les hommes d'autant plus grands qu'ils sont plus éloignés de nous. On dirait que le temps, qui met une auguste couronne de cheveux blancs au front du vieillard, entoure les héros du passé d'une auréole qui leur donne un aspect grandiose et majestueux.

Dès lors, on comprend facilement que le style de la tragédie doit prendre en général un ton qui, sans être empreint d'affectation et d'enflure, soit plus soutenu que celui du drame, où le familier et le comique s'allient à l'élevation et au pathétique. Il faut donc lui adapter une versification qui, tout en évitant les inversions choquantes et en employant quelques coupes et quelques rejets, pour éviter la monotonie des vers marchant deux à deux, n'admette pourtant pas ce sans-gêne et ces enjambements dont certains imitateurs d'un grand poète abusent un peu trop aujourd'hui.

Telle est la poétique qu'un puissant esprit pourrait assurément justifier par de vigoureuses productions, et que l'auteur de ces lignes a tenté de suivre en écrivant sa tragédie de *Scanderberg*, livrée aujourd'hui à l'appréciation du public. Puisse-t-il n'être pas resté trop au-dessous de son idéal !

Paris, le 1^{er} janvier 1870.

PERSONNAGES.

GRANGES CASTRIOTA, connu sous le nom de Scanderberg.
MOURAD II, sultan.
ANDRÉAS, vieil ami des Castriota, devenu chef du sérail.
TAMAR, favori du sultan, grand vizir.
AMÈSE, petit-fils de Jean Castriota, connu au sérail sous le nom d'Orcan.
ALDESTANT, Albanais, chef des conjurés.
ZAMOR, serviteur de Scanderberg.
RICARDA, veuve du fils aîné de Castriota, mère d'Amèse.
MEDJINE, sultane favorite.
ELMAÏS, fille de Ricarda et du fils aîné de Jean Castriota.
MURTS, GARDES, JANISSAIRES, CONJURÉS.

L'action se passe dans l'île du lac d'Andrinople, au sérail, 1445.

SCANDERBERG

ACTE PREMIER

Le jardin du sérail, dans l'île du lac d'Andrinople.
Le commencement du jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICARDA, ELMAÏS.

ELMAÏS, courant embrasser sa mère qui arrive par le fond du théâtre.
Ah! ma mère! C'est toi! mon cœur me l'avait dit!
Nul bonheur ne me vient sans qu'il me l'ait prédit.

RICARDA, pressant sa fille contre son cœur.

Chère enfant!

ELMAÏS.

Quand je songe à tes longs jours d'absence,
Il sait me présager celui de ta présence.
Alors, à chaque pas qui presse ton retour,
Unissant ses élans à ceux de ton amour,
Il s'agite... je sens que ce retour approche.
Mais, en ce doux moment, permets-moi ce reproche :

Tu ne rends pas mon cœur prophète aussi souvent
Que le désirerait Elmaïs, ton enfant...

RICARDA, l'embrassant au front.

Tendre cœur !

ELMAÏS.

Je connais un rosier qui ne porte
Qu'une fleur par matin ; et le soir elle est morte :
Au nombre de ces fleurs, s'effeuillant devant moi,
Je calcule mes jours écoulés loin de toi,
Et c'était aujourd'hui la dix-septième aurore
Dont les premiers zéphyr venaient de faire éclore
Celle qu'enlèverait la brise du trépas ;
Mais, puisque ce soleil ramène ici tes pas,
Moi je cours la cueillir ; je veux que cette rose
Sur ton sein maternel incessamment repose ;
Tu la tiendras ainsi présente sous tes yeux ;
Et, lorsque tu seras errante en d'autres lieux,
Tu la regarderas ; et, la voyant flétrie,
Tu te rappelleras que ta fille chérie
Se lamente et languit du désir de te voir.

RICARDA, qui a écouté sa fille avec une expression de visage où se mêlent la
joie et la douleur.

Un tel reproche, enfant, est doux à recevoir !
Mais il éveille en moi la douleur et la haine...
A travers les sentiers d'une vie incertaine,
Si je viens quelquefois déposer sur ton front
Un seul baiser, il faut que ce baiser soit prompt
A s'imprimer, de peur que quelqu'un n'apparaisse ;
Il faut qu'à tous les yeux je voile ma tendresse !

Dans ces lieux, je n'ai plus le nom de Ricarda,
Je ne suis qu'une juive à qui l'on accorda
De venir vendre ici des bijoux aux captives ;
Et je t'apporte ainsi mes caresses furtives !

ELMAÏS.

Ab ! pauvre mère !

RICARDA, d'une voix de plus en plus sombre.

Aussi les traits de ma douleur
Percent sur mon visage, où l'on voit la pâleur ;
Aussi je hais celui dont mes maux sont l'ouvrage,
Ce Mourad qui, pensant que, fort de son courage,
Ton père invoquerait le droit de ses aïeux,
Le fit cruellement poignarder sous mes yeux,
Ordonna ton trépas et celui de ton frère,
Et qui, s'il apprenait qu'on vint vous y soustraire,
Rugirait furieux, frappant et punissant,
Afin de nous noyer dans un fleuve de sang !
Oui, je le hais, ce tigre ! Et pourtant, ô contrainte !
Au sérail, fatigué d'inspirer de la crainte,
Quand il me voit tremblante et le regard baissé,
Il ne se souvient pas, oublieux du passé,
De m'avoir déjà vue... Il va jusqu'à me dire :
« Ne tremble pas ainsi, je veux te voir sourire ! »
Tu te trompes, Mourad : rebelle à mes efforts,
L'horreur fait battre alors mon cœur à coups plus forts !

ELMAÏS.

Ma mère, sois plus calme...

RICARDA, avec exaltation.

Un jour viendra peut-être

Où mon fils, devenu prince et digne de l'être,
Se dressant devant lui, tout prêt à l'accabler,
Pourra dire à Mourad : « A ton tour de trembler !
Redoute ma fureur allumée à ta rage ;
A ta ruse, aujourd'hui, j'oppose mon courage ! »

ELMAÏS.

Tu me parles souvent de ce fils, notre espoir :
Je ne le connais point ; ne puis-je pas savoir
Quel nom tu lui donnas, en quels lieux il respire ?

RICARDA.

Sans s'en douter, Mourad le tient sous son empire.
Avec un nom d'emprunt, son esclave soumis,
Ton frère ignore encor ce que font ses amis ;
Même il ne connaît pas son illustre naissance,
Ni le pays qu'il doit tenir sous sa puissance.

ELMAÏS.

Il est ici, ma mère, et je ne le vois pas !

RICARDA.

La chaîne que Mourad allonge à chaque pas,
En fixant près de lui la fortune volage,
Etend loin ses anneaux sur cette antique plage...

ELMAÏS, à part.

Ce n'est donc pas Orcaï...

(Haut.)

Oui, de différents rois
Mourad, en les frappant, usurpa tous les droits ;

Mais moi, j'ignore auquel je dois donner mes larmes !

RICARDA.

Au récit de nos maux il est presque des charmes !
Ne m'interroge plus ; j'ai déjà trop parlé ;
Pour tous garde secret ce qui t'est révélé,
Surtout près d'Andréas : sa sévère prudence
Se serait opposée à cette confiance.
Attentive, obéis pour commander un jour ;
A l'altière beauté, reine de ce séjour,
Ne fais rien entrevoir de ta noble origine ;
Parais à tous les yeux l'esclave de Medjino.
Quant au cruel Mourad, ce monstrueux vieillard,
Prends soin, mon Elmaïs, d'éviter son regard :
Ce regard sur ton front ferait plus de ravage
Que les sillons creusés par un long esclavage.
Mais, farouche tyran jusqu'au sein des plaisirs,
Si jamais il voulait t'imposer ses désirs,
Mère désespérée, épouse vengeresse,
J'accourrais poignarder l'oppresseur de la Grèce !

ELMAÏS.

Ce danger, mon bon ange est là pour le chasser...

RICARDA.

Retire-toi, je vois Andréas s'avancer...
Avec lui j'ai besoin d'être seule...

ELMAÏS.

A la brise,
Moi, je cours dérober la fleur qui t'est promise.

(Elle s'éloigne à gauche. — Andréas arrive à droite.)

SCÈNE II.

RICARDA, ANDRÉAS.

RICARDA.

Généreux Andréas, soutien de mes enfants,
Qui voulez du malheur les rendre triomphants,
Dites-moi si mon cœur, brisé par la souffrance,
Peut, en ce jour, s'ouvrir pour eux à l'espérance ?

ANDRÉAS.

Plus que jamais : au but qu'ici nous poursuivons,
Grâce aux événements, bientôt nous arrivons :
La Grèce se soulève, et voici la Hongrie
Qui lance sur ces bords une armée aguerrie... }

RICARDA.

Chrétienne, elle a rougi d'avoir fait les sermons
D'une lâche alliance avec des musulmans !

ANDRÉAS.

Au front de ses soldats, son roi, par sa présence,
Montre qu'il veut ravir à Mourad sa puissance.
Il compte parmi ceux qui marchent sur ses pas
Le Valaque Drakul, le démon des combats ;
Après Uladislav, le fameux Huniade
S'avance, dans l'espoir du trône de Belgrade,
Promis à sa valeur, si les Turcs sont chassés.

RICARDA, avec une joie farouche.

Enfin nos ennemis sont partout menacés !

ANDRÉAS.

Pour surcroît, Mourad vient d'apprendre qu'en Asie
La révolte à son fils souffle sa frénésie.
Dans Andrinople même il est des partisans
Qui, flattés de l'espoir de devenir puissants,
Veulent voir Mahomet remonter à l'empire.

RICARDA.

Contre notre tyran son jeune fils conspire ?

ANDRÉAS.

Comme vous le savez, avide de plaisirs,
Mourad était allé rechercher les loisirs
Dans son harem nouveau, construit à Magnésie.
Là, pour pouvoir enfin vivre à sa fantaisie,
Et savourer en paix la molle volupté,
Il voulut abdiquer sa sombre autorité.
Son fils obtint alors la suprême puissance ;
Mais les ambitions dans leur effervescence,
Exigeant les efforts de deux bras plus nerveux,
N'ont pas laissé Mourad suivre longtemps ses vœux :
Il a repris l'empire, et ses mains souveraines
Avec plus de vigueur en retiennent les rênes.

RICARDA.

Maintenant Mahomet, fier de ses dix-huit ans,
Veut reprendre à son tour le turban des sultans ?

ANDRÉAS.

Absent, il fait agir dans cette capitale
Une ligue qui doit leur être à tous fatale ;

Et demain, entouré de la rébellion,
Le sombre Mourad va rugir comme un lion.

RICARDA.

Puisse-t-il, en voyant sa puissance usurpée,
Servir de noble but aux premiers coups d'épée
De ce fils transporté par de folles ardeurs !
Puissent de Mahomet périr les sectateurs,
Et, s'entr'égorgeant tous, en dépit du prophète,
Offrir à ma vengeance une joyeuse fête !

ANDRÉAS.

Leur discorde entraînant un bouleversement,
Nos projets hâteront leur accomplissement.
D'un voile ténébreux c'est en vain qu'on se couvre :
Entre conspirateurs toujours on se découvre ;
Bien que les sentiments se trouvent divergents,
Vers l'ennemi commun chacun pousse ses gens ;
Et, sauf plus tard à faire un violent divorce,
On ne voit que ceci : l'union fait la force !
Aussi, la nuit dernière, un envoyé secret,
Pour nous entretenir de ce qu'on préparait,
S'est glissé parmi nous, enfants de l'Albanie,
Qui voulons renverser la même tyrannie :
« Albanais, a-t-il dit, secondez notre effort,
Et notre prompt succès changera votre sort ;
Replaçons Mahomet au sommet de l'empire :
Devant vous s'ouvrira le chemin de l'Épire ;
Rendus à vos foyers, affranchis de nos lois,
Vous pourrez vous donner un roi de votre choix. »

Il dit, et, tous jurant haine au sultan farouche,
Le nom de Scanderberg vola de bouche en bouche.

RICARDA, indignée.

Lui, des Castriota l'indigne rejeton !
Comment compter sur lui ? Comment le juge-t-on,
Quand, oublieux du sang qui coule dans ses veines,
Il rendit jusqu'ici nos espérances vaines ?
Compagnon de débauche, esclave d'un sultan,
Le fils d'un prince grec s'est fait mahométan !
Au sortir d'un festin prenant un cimeterro,
Si quelquefois il veut s'essayer à la guerre,
C'est pour aller porter des fers chez les chrétiens,
Et revenir après se courber sous les siens !

ANDRÉAS.

Quand le Turc fut sorti, sans rompre le mystère,
Je dis aux Albanais qu'en ce lieu solitaire
Je viendrais les attendre avec le jour naissant,
Pour traiter avec eux d'un intérêt puissant.
Comme chef du sérail, je puis les introduire
Dans cette île, où mon fils vers nous va les conduire.
Mais ce bruit... ce sont eux...

(Entrent en scène par le fond du théâtre les conjurés précédés du fils d'Andréas qui, sur un signe de son père, se retire.)

SCÈNE III.

RICARDA, ANDRÉAS, ALDESTANT, conjugués.

ALDESTANT.

Andréas, nous voici ;

Fais-nous part du motif qui nous rassemble ici.

ANDRÉAS.

Vous allez le savoir, nobles compatriotes.

ALDESTANT.

Parle, nous t'écoutons...

ANDRÉAS.

Courageux Epirotes,

Au fils de votre roi, sans qu'il l'ait mérité,

Vous avez conservé votre fidélité ;

C'est grand, c'est généreux ! Mais il en est un autre

Qui, fidèle à sa foi comme vous à la vôtre,

Egal à Scanderberg, issu du même sang,

N'a jamais oublié qu'il reçut en naissant

Le signe du chrétien, l'eau qui nous purifie...

TOUS, avec surprise.

Que nous dit-il ?

ALDESTANT.

Il est encore un prince en vie

Né des Castriota ?

ANDRÉAS.

Nul d'entre vous, je crois,

N'oublia les malheurs du dernier de nos rois.

Les Turcomans, aidés par un fatal génie,

Menaçaient d'envahir les champs de l'Albanie :

Avant tout, désireux, dans ses nobles projets,

De pouvoir dérober à leur joug ses sujets,

Pour ne pas voir nos biens devenir leur partage,

Notre prince donna ses cinq fils en ôtago ;

Et Mourad lui jura qu'élevés sous ses yeux,

Ils conserveraient tous la foi de leurs aïeux.

Mais, ayant foudroyé notre roi sur son trône,

La Mort, qui lui montrait l'appât d'une couronne,

Devint, dès ce jour-là, complice du sultan :

Des cinq frères un seul, depuis mahométan,

Fut épargné : ce fut Scanderberg, dont le glaive

Va frapper les chrétiens, quand la foi les soulève.

Les autres, impuissant dans ma vieille amitié,

Je les vis massacrer devant moi sans pitié !

A la cour de Mourad exilé pour les suivre,

Pour les venger, un jour, j'ai voulu leur survivre.

Le premier qui tomba sous le fer criminel

Fut l'aîné, l'héritier du trône paternel ;

Prince accompli, c'était la quatrième année

Qu'il avait par l'hymen doublé sa destinée ;

J'espérais le sauver ; mais j'arrivai trop tard !

Effroyable, Mourad s'offrit à mon regard :

Des yeux à ses soldats communiquant sa rage,

Dans leur œuvre il semblait admirer son ouvrage,

Tandis que dans le sang, où son pied hésitait,

Une femme éperdue en ses bras emportait

Deux enfants qui semblaient avoir perdu la vie ;
Et folle elle fuyait, sans être poursuivie ;
Car par les assassins, animés à sa voix,
Mourad les avait vu frapper jusqu'à trois fois ;
Et sur les corps meurtris des enfants et du père,
Le barbare pouvait laisser vivre la mère !

RICARDA, à part.

Quel souvenir !

ANDRÉAS.

Amis, Mourad s'était trompé !

Avec sa jeune sœur, à la mort échappé,
Amèse, pour tenir la suprême puissance,
Joint les droits du malheur à ceux de la naissance.
Aux mains de Ricarda, qui, frémissant d'horreur,
Les serrait dans ses bras crispés par la terreur,
Je les saisis tous deux ; et je vis, ô miracle !
Qu'ils pouvaient vivre encor ! Je bravai tout obstacle,
Je courus les cacher dans l'île des loisirs,
Où leur bourreau me fait veiller à ses plaisirs.
C'est là qu'ils ont grandi ; là, parmi des esclaves,
Ils attendent le jour, où, brisant leurs entraves,
Vous pourrez proclamer l'héritier de vos rois,
Et sur Mourad vaincu reconquérir vos droits !

PREMIER CONJURÉ.

Ils vivent !

DEUXIÈME CONJURÉ.

Dans ces lieux ?

ANDRÉAS.

Jusqu'à leur délivrance,

ALDESTANT.

Sur ton récit qui peut nous donner assurance ?

RICARDA, s'avançant vers eux.

Moi, la mère éplorée, à qui tant de malheurs
Jusqu'aux larmes de sang ont arraché des pleurs !

TOUS.

Ricarda !

ANDRÉAS.

Devant vous, vous voyez votre reine !

RICARDA.

Vous ne pouvez en moi voir une souveraine...
Ces vêtements, mes traits, où s'impriment les ans
Sous le poids éternel de mes chagrins cuisants,
Ne vous rappellent pas celle que l'hyménée,
En des jours plus heureux, vous montra couronnée.
Mais j'espère en vous tous, et je vois dans vos yeux
Que vous rendrez mon fils à son peuple joyeux !

PLUSIEURS VOIX.

Nous le jurons !

RICARDA.

Merci de votre noble zèle !

ANDRÉAS.

Mais l'astre ardent du jour dans les cieus étincelle ;
Séparons-nous.

(Les conjurés s'inclinent et se retirent en silence à droite.)

SCÈNE IV.

RICARDA, ANDRÉAS.

RICARDA.

Ami, je vous l'ai déjà dit,
Si grand que soit un jour, ici-bas, mon crédit,
Je n'atteindrai jamais à votre récompense.

ANDRÉAS.

Votre prochain bonheur, princesse, vous dispense
De chercher un moyen de me récompenser,
Si vous ne voulez pas que ce soit m'offenser.
Entendre votre fils jeter avec sa chaîne
Au chef des Osmanlis le défi de sa haine,
Quitter ces lieux maudits, regarder s'approcher
Croïa, comme une reine, au sommet d'un rocher,
Revoir son ciel, sentir ma pauvre âme flétrie
Rajeunir pour un jour aux vents de-la patrie,
Tel est le seul espoir qui me soutient toujours
Et me fait supporter l'exil et ses longs jours!

RICARDA.

Vous allez à mon fils révéler sa naissance ?

ANDRÉAS.

Il ne faut pas encor qu'il en ait connaissance,
De vous-même bientôt, princesse, il l'apprendra,
Alors que son parti par nous triomphera.
Si Mourad est vainqueur, en glissant sur sa tête,
Sur nous seuls tomberont les coups de la tempête.

Tout d'abord je vous ai fait croire à son trépas,
Afin que la tendresse en vous ne trahit pas
Le cœur impétueux d'une mère en alarmes ;
Car vous eussiez perdu votre fils par vos larmes.

RICARDA, avec douleur.

Vivre ainsi sans le voir !

ANDRÉAS.

Caractère emporté,
Cœur noble et généreux, il n'eût point supporté
Qu'on vous laissât ainsi gémir dans les souffrances,
Et par sa fougue il eût détruit nos espérances.

RICARDA.

Oh ! demain, n'est-ce pas ? je pourrai l'embrasser ?
J'aperçois Scanderberg ; et je dois vous laisser.
Heureuse du bonheur que l'espérance donne,
A vos sages conseils, ami, je m'abandonne.

(Elle s'éloigne par la gauche, tandis que Scanderberg s'avance par la droite,
à pas lents, comme absorbé par la rêverie.)

SCÈNE V.

ANDRÉAS, puis SCANDERBERG.

ANDRÉAS, d'abord seul.

C'est l'heure où Mourad sort du nocturne festin,
Où l'ont encor surpris les rayons du matin.
C'est dans de tels plaisirs que Scanderberg oublie
Son pays, les chrétiens auxquels son sang le lie...

N'importe, il me suggère un reste de pitié...
Il approche... Je veux, fidèle à l'amitié
Qu'à son père pour lui ma bouche avait jurée,
Sonder encor son âme, où l'erreur est entrée.

SCANDERBERG, qui de rêveur prend tout à coup un air enjoué.

Heureux, trois fois heureux gardien de ce séjour,
Qui soustrait l'odalisque aux trames de l'amour,
Pour augmenter l'éclat de la fête qu'il donne,
Aujourd'hui, par ma voix, le sultan vous ordonne
D'affranchir le sérail de son austérité :
Point d'eunuques rampant derrière la beauté ;
Point de voile jaloux, qui jusqu'à son visage
Empêche le regard de se faire un passage,
Et dont un coin, levé par l'indiscret zéphyr,
S'ouvre pour le soupçon d'un criminel désir.
Libres, nous présageant les houris éternelles
Par le feu rayonnant de leurs noires prunelles,
Les sultanes pourront briller impunément
Au tournoi, que Mourad ouvre dans un moment.
Qu'à chaque ajustement les miroirs de Venise
Conseillent leurs attraits : la plus belle est promise
Au plus hardi lutteur dont le bras vigoureux
Obtiendra les bravos des spectateurs nombreux.
Telle est la volonté du sultan, votre maître.

ANDRÉAS, avec intention.

Et le vôtre...

SCANDERBERG, d'un ton sévère.

Andréas...

ANDRÉAS.

Seigneur, c'est me permettre
Une réflexion qui blesse la fierté
D'un prince soupirant après sa liberté...
Pardonnez...

SCANDERBERG.

Andréas, ce prince vous engage
A savoir avec lui peser votre langage...
Mourad n'est point mon maître : il est mon protecteur.
S'il est calomnié par un bruit détracteur ;
Du moins dans ma pensée il obtient sa défense :
Comme l'eût fait un père, il soigna mon enfance.

ANDRÉAS.

Malgré vos frères morts, vous prenez son parti!...

SCANDERBERG.

Sachez qu'étant vivant je suis un démenti
A tout ce que pourra dire la calomnie.

ANDRÉAS.

Mourad vous laisse vivre et garde l'Albanie,
Héritage sacré des rois dont vous sortez.

SCANDERBERG.

Au chef des Osmanlis à tort vous l'imputez,
Si je n'ai pas encor repris cet héritage :
Vingt fois il me l'offrit ; mais, plus fier du partage
De ses brillants exploits, au milieu des combats,
J'ai préféré chercher la gloire sur ses pas.
D'ailleurs, il a promis, pour prix de ma vaillance,
Qu'entre son fils et moi formant une alliance,

Il nous partagerait tous les pays conquis,
Et me restituerait l'Épire, où je naquis.

ANDRÉAS.

Après l'ambition vous mettez la patrie !
Sous le sabre des Turcs c'est en vain qu'elle crie ;
En vain elle vous tend ses deux bras décharnés
Qui pourraient vaincre encor, s'ils n'étaient enchainés :
Sourd à son désespoir, fier de votre servage,
Vous aimez mieux aller étendre le ravage
Au nom de Mahomet, le prophète imposteur !
Mais vous vous abusez d'un espoir trop flatteur :
Le fils d'Osman vous trompe ; aux rangs de son armée,
Pour lui seul vous ferez parler la Renommée ;
Pour lui seul, à travers les combats meurtriers,
Votre valeur aura moissonné des lauriers.
Vous êtes son esclave, et la gloire immortelle
A toujours regardé l'esclave au-dessous d'elle !

SCANDERBERG.

Même après une insulte, on respecte un vieillard ;
Je vous eusse autrement fait punir sans retard
De vous être permis ces discours téméraires.

ANDRÉAS.

Ce vieillard, sous ses yeux, a vu périr vos frères,
Aux ordres de Mourad, selon vous innocent !
Il vous a vu quitter, pour celui du croissant,
Le culte de la croix qu'adorait votre père ;
Et quand de votre honneur enfin il désespère,

Si d'un juste courroux il suivait les élans,
Au nom de votre père, et par ses cheveux blancs,
Ce vieillard aurait bien le droit de vous maudire !

SCANDERBERG.

Ce turban, Andréas, me semble contredire
Vos paroles...

ANDRÉAS.

Seigneur, je suis à la merci
De ce même tyran, qui vous retient ici ;
Il peut me déchirer, m'arracher chaque fibre ;
Mon corps est son captif ; mais ma pensée est libre !
Son esclave, il me faut en garder le maintien ;
Mais sous l'habit d'un Turc j'ai le cœur d'un chrétien !

(Entre subitement par la droite Zamor.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ZAMOR.

ZAMOR, remettant une lettre à Scanderberg.

Je vous cherchais... A vous s'adresse ce message,
Seigneur...

SCANDERBERG, à Zamor en prenant la lettre.

Demeure ici.

(A Andréas.)

Je comprends ce langage...

Vous ne trouverez point matière à trahison...

ANDRÉAS.

Prince...

SCANDERBERG.

SCANDERBERG.

J'aime Mourad, et c'est avec raison.
Allah seul est puissant ! Mahomet, son prophète,
Promet seul aux mortels une ivresse parfaite.

ANDRÉAS, à part en s'éloignant.

Mon Dieu, laisserez-vous ce bandeau sur ses yeux !
(Il disparaît à gauche.)

SCÈNE VII.

SCANDERBERG, ZAMOR.

SCANDERBERG, suivant des yeux Andréas qui s'éloigne.

Oui, je l'ai bien compris, d'un regard curieux
Il voulait pénétrer jusqu'au fond de mon âme...
Pour s'y frayer passage, il affectait le blâme...
Et pourtant sa parole avait la dignité
Qu'on ne devrait trouver que dans la vérité !
Mais à toi, cher Zamor, Scanderberg se confie,
Et je t'ai dévoilé le secret de ma vie.

ZAMOR.

Aussi Zamor est fier d'avoir pu mériter
Que sur lui vos regards voulussent s'arrêter.

SCANDERBERG.

Maintenant, apprends-moi ce qu'Aldestant prépare.

ZAMOR.

De votre liberté peu de temps vous sépare :
Aldestant et les siens vont envahir ces lieux ;
Mais cet écrit de lui vous informera mieux.

SCANDERBERG, lisant la lettre.

« Prince, l'heure a sonné : frappons la tyrannie
Qui ferme devant nous les champs de l'Albanie !
Mais parmi nous il faut qu'enfin vous paraissiez ;
Il faut que vous parliez, que vous vous annonciez
Chrétien, resté fidèle à la foi de vos pères.
Pour vous certains esprits sont devenus contraires :
Ils ont d'autres projets ; accourez promptement
Déposer devant eux votre déguisement. »

ZAMOR.

Et si le doute en eux est difficile à vaincre,
Vous laisserez parler Zamor pour les convaincre.

SCANDERBERG.

Seul le brave Aldestant partageait avec toi
Les projets qu'en secret j'ai fait germer en moi :
Je n'ai pu jusqu'ici, guidé par la prudence,
Faire à chaque Albanais la même confiance ;
Mais tous vont me voir tel que j'ai toujours été ;
Et mon seul défenseur sera la vérité !
Puis-je être un renégat dont l'âme soit flétrie
Au point d'avoir perdu l'amour de la patrie ?
Prince, j'ai sous son ciel ma tombe à conquérir ;
Si ce n'est y régner, j'y dois aller mourir !

ZAMOR.

Oh ! puissé-je bientôt voir triompher vos armes !

SCANDERBERG.

Par son amour craintif, par ses tendres alarmes,

Medjine trop longtemps m'empêcha de tenter
 Ce qu'aujourd'hui je dois et veux exécuter.
 Aussi, mon cœur saura se faire violence ;
 Je garderai près d'elle un rigoureux silence
 Jusqu'au jour où j'aurai surmonté tout danger,
 En lui venant offrir mon trône à partager !

ZAMOR.

Silence ! Quelqu'un vient.

SCANDERBERG, qui a regardé à droite.

Elmaïs.

(Elmaïs entre en scène.)

SCÈNE VIII.

ZAMOR, SCANDERBERG, ELMAÏS.

ELMAÏS, à Scanderberg.

Ma maîtresse

Vous fait dire, seigneur, qu'un noir tourment l'opresse,
 Qu'elle craint de vous voir succomber au danger
 Du combat qu'aujourd'hui vous allez engager.
 Pourquoi, seigneur, vouloir lutter contre ce Scythe ?
 A vous risquer toujours quel motif vous excite ?
 Si je m'exprime ainsi, ce n'est pas seulement
 Au nom de la sultane ; et si, dans ce moment,
 En devenant l'écho de son âme craintive,
 Je fais ainsi parler une pauvre captive,

C'est vous, prince, c'est vous qui par votre bonté
 Semblez m'avoir permis autant de liberté.
 Pardonnez mes terreurs...

SCANDERBERG.

S'il est en ma puissance,
 Vous pourrez voir l'effet de ma reconnaissance,
 Elmaïs.

ZAMOR.

Quelle est donc la lutte où vous courez ?

SCANDERBERG.

Elmaïs, cher Zamor, soyez plus rassurés :
 Mourad, vous le savez, soit calcul, soit caprice,
 M'avait seul épargné ; mais Tamar, son complice,
 Paraît par ses conseils l'en faire repentir.
 Depuis que l'on a vu mon courage grandir,
 Sur des chemins divers ils poursuivent ma perte
 Par l'appât de la gloire à mes regards offerte :
 Aussi, dans leurs projets, ils ouvrent des tournois
 Aux plus fameux lutteurs accourus à leurs voix,
 Et, quand à les braver d'autres rivaux s'empressent,
 C'est à moi le premier que leurs défis s'adressent.
 Tentative inutile ! espoir toujours trompé !
 Endurci dans la lutte, et dans le sang trempé,
 Ce bras, comme mon âme, est au-dessus du piège,
 Que toujours je surmonte, et qui toujours m'assiège ;
 Et, puisqu'au champ d'honneur il l'a fait s'ennoblir,
 Devant lui le sultan devra bientôt pâlir !

ZAMOR.

Mais soyez plus prudent; craignez pour votre vie,
Qui, dans de tels périls, peut vous être ravie;
Pensez au but auquel vous voulez arriver.

ELMAÏS.

Songez que vous avez l'Albanie à sauver.

SCANDERBERG.

Bientôt je briserai la chaîne qui l'entrave;
Mais je veux, aujourd'hui, délivrer une esclave.

ELMAÏS.

Une esclave!

SCANDERBERG.

Au festin qu'a donné le sultan,
Par trois fois, cette nuit, d'un regard insultant,
Un Scythe m'a jeté son défi; mon silence
Montrait que j'en avais dédaigné l'insolence;
Mais le sultan a pris ma perte trop à cœur :
Me voyant impassible, il promit au vainqueur
De lui laisser choisir dans son harem la femme
Dont les puissants attraites auront charmé son âme.
Je me rappelle, alors, de courage enflammé,
Vos récits, Elmaïs, votre cœur alarmé
De voir se prolonger la douleur d'une mère
Consumant loin de vous une existence amère;
Je veux lui conquérir l'enfant qu'elle chérit,
J'accepte le combat, et Mourad me sourit.

ELMAÏS, les mains jointes.

Se peut-il?

SCANDERBERG.

Le sérail va venir dans l'arène,
Où se proclamera la beauté souveraine.

ELMAÏS, tombant à genoux.

Pour vous j'adresse au ciel des vœux reconnaissants;
Ceux-là, partis du cœur, doivent être puissants!
Dans ce combat, mon Dieu, que ton bras lui réserve
Un appui triomphant!

ZAMOR, voyant venir Andréas.

Andréas nous observe.

SCANDERBERG, prenant Elmaïs par la main.

Enfant, relevez-vous et soyez sans effroi :
Contre mes ennemis Dieu combat avec moi!

(Andréas entre en scène par la droite.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉAS.

SCANDERBERG à Andréas.

Au cirque le sérail est-il prêt à paraître ?

ANDRÉAS.

Oui, seigneur...

SCANDERBERG.

Allez dire au sultan, votre maître,
Que je suis dans l'arène, et que j'attends.

(à Elmaïs.)

Et vous,

A qui vous envoya rendez grâce pour nous.

Toi, cher Zamor, suis-moi.

(Scanderberg et Zamor disparaissent par le côté gauche du spectateur.)

SCÈNE X.

ELMAÏS, ANDRÉAS.

ANDRÉAS, retenant Elmaïs qui s'en allait.

Pour éclaircir mon doute,
Demeurez, Elmaïs; écoutez-moi...

ELMAÏS.

J'écoute.

ANDRÉAS.

En croirai-je mes yeux? Votre main a tremblé
Entre celles du prince... et, quand il a parlé,
Votre front à rougi...

ELMAÏS, émue et confuse.

Mon père...

ANDRÉAS.

Oui, votre père!

Nommez-moi de la sorte; et bientôt, je l'espère,
Docile à mes discours, vous abandonnerez
Un amour, par lequel vos sens sont égarés.
Orcan avait raison: il avait dans votre âme
Découvert le premier cette secrète flamme.

ELMAÏS.

Comme un frère par moi Scanderberg est aimé.

ANDRÉAS.

Cet amour, Andréas ne l'aurait point blâmé,
Si, fidèle à sa foi, comme au nom de sa race,
Ce prince choisissait le chemin que lui trace
Son devoir de chrétien...

ELMAÏS.

C'est le calomnier.

ANDRÉAS.

Alors il vous a dit...

ELMAÏS.

Je ne puis le nier...

Pour qu'il soit estimé d'un cœur tel que le vôtre,
J'abuse d'un secret qu'il n'a dit à nul autre.

ANDRÉAS.

Je comprends maintenant; enfant, n'achevez pas...
Retirez-vous; Mourad dirige ici ses pas.

ELMAÏS, s'éloignant à gauche.

Vous prierez avec moi pour que Dieu le protège.

(Mourad entre en scène à droite, suivi de Tamar.)

SCÈNE XI.

ANDRÉAS, MOURAD, TAMAR, ESCLAVES.

MOURAD, à Andréas.

Les femmes du sérail sont prêtes?

ANDRÉAS, montrant au fond du théâtre les femmes du harem.

Leur cortège

S'avance vers l'arène, où Scanderberg attend,
Seigneur.

(On entend de la musique dans le lointain, et l'on voit au fond du théâtre défilier les femmes du sérail et les esclaves. Tableau.)

SCANDERBERG.

Ne craignez rien :
TAMAR, à Mourad.
 Le Scythe aussi doit s'y rendre à l'instant.

Quand vous serez quitte
MOURAD.

Et nous, nous allons voir si, constamment rebelle,
 La mort fuira celui contre qui je l'appelle.

(Il s'éloigne à gauche avec Tamar.)

ANDRÉAS, qui est resté seul.
 Dans ton œuvre, ô Mourad, vain espoir est le tien :
 Pour triompher de toi Scanderberg est chrétien!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAMAR, MEDJINE.

TAMAR.

Pourquoi, belle Medjine, évitez-vous la fête,
 Qui par vous rohaussée eût été plus parfaite ?

MEDJINE.

Ces luttes, ces tournois n'ont pour moi nul attrait ;
 Quand j'y parais, toujours mon regard est distrait.
 Tout à l'heure, au milieu de cette multitude,
 Je sentis un besoin d'air et de solitude,
 Qui m'a fait éloigner et diriger mes pas
 Dans ces lieux, où j'ai cru qu'on ne me suivrait pas.

TAMAR.

J'ignorais qu'à vos yeux ma mauvaise fortune
 Dût rendre ma présence à ce point importune.
 Excusez-moi...

MEDJINE.

Mourad, si prompt à soupçonner,
 En nous voyant absents a de quoi s'étonner...

TAMAR.

Ne craignez rien : Mourad venait de me remettre
Des ordres qu'au palais je dois aller transmettre,
Quand vous avez quitté le cirque, où tous les yeux
Sur vous étaient fixés, éblouis et joyeux ;
Et, comme j'avais cru voir sur votre visage
Quelque vive souffrance imprimer son passage,
Votre corps s'agiter et votre front pâlir,
Je suis venu vers vous, en pensant accomplir
Un devoir qui devient, par un effet contraire,
Une importunité faite pour vous déplaire.

MEDJINE, ironiquement.

Votre œil fut pénétrant pour voir que la douleur
Répandait sur mon front le trouble et la pâleur !

TAMAR.

Oui, je vous vis pâlir ; en vain cette ironie
Veut m'abuser ; en vain votre bouche le nie :
Au moment où le Scythe a failli renverser
Scanderberg, qui d'un bond a pu se redresser,
Vous avez frissonné... D'une vue attentive
J'ai suivi les tourments de votre âme craintive.

MEDJINE, d'abord un peu troublée, puis avec fierté.

Vos suppositions prennent un libre cours...
Je ne veux pas avoir compris un tel discours,
Seigneur Tamar...

TAMAR.

Il faut vous résoudre à m'écouter.
Je vous aime, Medjine ; et je suis las d'attendre

Que vous vouliez répondre à mon amour profond,
Devenu pour mon cœur un abîme sans fond.
Quand, sous la loi commune au sérail renfermée,
Vous apprîtes de moi que vous étiez aimée,
Vous ne parûtes pas dédaigner mes aveux ;
Et le hasard sembla favoriser mes vœux :
Le sultan résolut de perdre par vos charmes
Le prince Scanderberg, sujet de ses alarmes ;
Ce que lui refusaient les hasards des combats,
Il comptait l'obtenir de vos puissants appas.
Des rigueurs du sérail vous fîtes affranchie ;
Mon cœur fut inondé de joie irréfléchie ;
Car, ayant près de vous un plus facile accès,
Je crus voir mon amour couronné de succès...

MEDJINE, voulant l'interrompre.

Seigneur...

TAMAR, continuant.

Mais, vain espoir ! partout où je vous trouve,
Vous me montrez l'ennui que votre cœur éprouve,
Si le hasard vous met seule en face de moi ;
Et lorsque le sultan attend, l'âme en émoi,
Que vous fassiez enfin sonner l'heure suprême,
Où le fier Scanderberg, pris par ce stratagème,
Trouvera dans vos bras la mort pour châtement,
Vous nourrissez pour lui tout autre sentiment...
Vous abusez Mourad ; et votre âme discrète
Goûte, en le trahissant, une douceur secrète ;

Mais moi j'ai pénétré ce qu'il n'a pas su voir,
Et je puis, dès ce jour, le lui faire savoir.

MEDJINE.

Par un muet dédain je devrais vous répondre ;
Mais en ces quelques mots je tiens à vous confondre...
Parce que vous avez séduit Orcan, un jour,
Afin qu'il me remit un message d'amour,
Parce que je vous ai couvert de mon silence,
Au lieu de dénoncer une telle insolence,
Qui vous eût fait subir un trépas mérité,
Puisant un fol espoir dans votre vanité,
Vous avez cru saisir des droits sur ma personne ;
Et maintenant enfin que votre esprit soupçonne
Qu'il s'était trop flatté, vous venez hardiment
Charger votre dépit d'un noir ressentiment ;
Vous osez m'accuser, vous que mon indulgence
Daigna mettre à l'abri d'une juste vengeance !

TAMAR, retenant Medjine qui veut s'éloigner.

Madame, il faut encor m'écouter un instant :
Malgré tous ces éclats d'un langage irritant,
Je vous aime et ne puis dompter ma jalousie ;
Mon amour dédaigné se change en frénésie ;
Je maudis le Coran, ses lois et Mahomet,
Et donnerais pour vous les houris qu'il promet !
Mais, puisque vos rigueurs, trompant mon espérance,
Vont faire de ma vie une longue souffrance,
Mon œil vous épiera partout où vous serez ;
Et si vous ne m'aimez, vous me redouterez.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

MEDJINE, seule.

L'insolent me menace ! Il a compris que j'aime
Celui que devait perdre un si noir stratagème...
Ce soupçon, il fit bien de me le révéler :
Désormais, devant tous, je saurai calculer
Les moindres mouvements qui du cœur au visage
Pourraient, pour me trahir, se frayer un passage ;
La joie et la douleur, la terreur et l'espoir,
Je maîtriserai tout ; je ne laisserai voir
Qu'une froide statue, où mon âme effacée
Semblera sous du marbre éteindre la pensée !
C'est en vain, ô Tamar, que ton œil scrutateur
Voudra de mon secret sonder la profondeur :
Pour sauver Scanderberg, la prudence rigide
Guidera mon amour devenu son égide...
Mais si ce que m'a dit Orcan était réel...
Si Scanderberg aimait Elmaïs... le cruel
Me payerait cher alors sa noire ingratitude !
Pourquoi livrer mon âme à cette inquiétude ?
Je dois plutôt pour lui redouter le danger...
Je vois venir Orcan, je vais l'interroger.

(Orcan entre en scène par le côté gauche.)

SCÈNE III.

ORCAN, MEDJINE.

MEDJINE.

Eh ! bien, Orcan, la lutte est-elle terminée ?

ORCAN, avec agitation.

A Scanderberg vainqueur Elmaïs est donnée...

MEDJINE.

Que dis-tu ?

ORCAN.

Mes soupçons n'étaient que trop certains ;
 Et ces soupçons pourtant n'avaient que vos dédains.
 Ah ! maudit soit le sort qui m'a fait ainsi naître,
 Pour vivre malheureux et ne jamais connaître
 Ma race, dont le nom dut être vénéré !
 Fils de quelque chrétien par Mourad massacré,
 Je sais qu'un noble bras, armé pour ma défense,
 A fait de ce sérail l'abri de mon enfance.
 Là, j'ai grandi parmi les eunuques rampants,
 Que l'on heurte du pied, comme autant de serpents ;
 Là, je crus rencontrer un cœur pour me comprendre,
 Et j'aimais Elmaïs, qui semblait me le rendre :
 Chrétienne, elle pliait sous le joug rigoureux,
 Qui fait courber mon front de son poids douloureux ;
 Et la communauté d'espoir et de souffrance
 Semblait nous emporter vers notre délivrance.

Bientôt vous avez pu d'un regard clairvoyant
 Discerner entre nous ce lien attrayant ;
 Je vous avouai tout ; et vous alors, dont l'âme
 Brûlait pour Scanderberg d'une secrète flamme,
 Vous avez protégé cet innocent, amour,
 Et mérité par là tout mon zèle en retour.
 Notre commun besoin dut, en cette occurrence,
 Etablir entre nous une même assurance
 Par les nœuds resserrés d'une complicité,
 Sous laquelle chacun se trouvait abrité ;
 Et je vivais heureux au sein de l'esclavage !
 Mais voici Scanderberg qui porte le ravage
 Dans mon cœur, où bientôt il n'existera plus
 Que les profonds sillons des regrets superflus.
 Il fera d'Elmaïs son amante fidèle ;
 Je devrai désormais ne plus vivre près d'elle,
 Souffrir et gémir seul, tandis que je saurai
 Qu'un autre dans ses bras a le cœur énié !

MEDJINE.

Ah ! ne m'irrite point par ce cruel langage !
 A soupçonner l'amour aisément nous engage...
 Comme il était permis au vainqueur de choisir
 La femme du sérail qui flattait son désir,
 Scanderberg, ne pouvant me désigner moi-même,
 Prit ma suivante, afin de me prouver qu'il m'aime ;
 Et tout à l'heure il va remettre en mon pouvoir
 Elmaïs, qu'en ces lieux tu pourras toujours voir.

C'est ainsi, crois-le bien, qu'il a voulu me rendre
Un hommage indirect que mon cœur sait comprendre.

ORCAN.

Si mon cœur est trop prompt, madame, à soupçonner,
Le vôtre est trop enclin à s'illusionner ;
Scanderberg vous abuse : en secret il conspire,
Et nul de ses projets jusqu'à vous ne transpire.
Dans quelques jours pourtant il doit quitter ces lieux,
Après avoir frappé son tyran odieux ;
Par la jeune Elmaïs il va se faire suivre,
Et vos transports jaloux ne pourront le poursuivre
Jusqu'au sein de l'Épire, où, sur le trône assis,
Il jouira des droits qu'il aura ressaisis.

MEDJINE.

Quelle preuve as-tu donc pour parler de la sorte ?

ORCAN.

Je prétends qu'à vos yeux cette preuve ressorte
De ce billet précis, à ce prince adressé,
Qu'il a laissé tomber, et que j'ai ramassé.

MEDJINE, prenant le billet des mains d'Orcan.

Donne.

ORCAN, pendant que Medjine parcourt le billet.

Vous n'aurez plus à l'excuser, je pense,
Et tant de perfidie aura sa récompense.
A Mourad, s'il le faut, vous le dénoncerez.
Elmaïs est à vous... Vous la réclamerez.

MEDJINE.

Je garde cet écrit ; sois sans inquiétude :
Si ce soupçon pour moi se change en certitude,

Scanderberg apprendra comment je sais punir ..
Mais il vient... Laisse-moi, je veux l'entretenir.

(Orcan s'éloigne à droite. Scanderberg entre par la gauche.)

SCÈNE IV.

SCANDERBERG, MÉDJINE.

SCANDERBERG.

Medjine, sur vos traits, au cirque, j'ai pu lire
Le trouble de votre âme et son muet délire,
En me voyant lutter contre cet étranger ;
Aussi, mon premier soin, au sortir du danger,
Est d'accourir joyeux, abrégeant votre attente,
Déposer à vos pieds ma victoire éclatante.

MEDJINE.

Seigneur, le jeune Orcan déjà m'avait appris
Ce triomphe, et, de plus, je sais le digne prix
Auquel, selon vos droits, vous avez su prétendre.

SCANDERBERG.

Jusqu'à votre beauté s'il avait pu s'étendre,
Autre eût été mon choix, vous n'en pouvez douter.
Tout en pensant à vous, j'ai donc dû reporter
Mes yeux sur Elmaïs, votre jeune captive.

MEDJINE.

Ah ! vous rendez le calme à mon âme craintive !
Près de vous, Scanderberg, il me faut m'excuser :
Tout à l'heure, j'étais prête à vous accuser ;

Je m'étais figuré, tout en n'y pouvant croire,
Que pour moi votre amour était chose illusoire,
Qu'épris des doux attraits d'Elmaïs, vous aviez
Atteint en me trompant le but que vous rêviez.

SCANDERBERG.

Quel motif vous rendait à ce point soupçonneuse ?
Lorsque je n'ai que vous, sur ma route épineuse,
Pour calmer mes ennuis et pour m'encourager,
Je vous aurais trahie ! Y pouvez-vous songer ?
Pour la jeune Elmaïs vous m'aviez fait entendre
Des paroles prouvant l'intérêt le plus tendre ;
C'est pourquoi j'ai voulu que son cœur satisfait
Vous dût la liberté, comme un dernier bienfait.

MEDJINE.

Elmaïs sera libre ?

SCANDERBERG.

En votre nom je brise

Ses liens...

MEDJINE.

Attendez que je vous autorise
A le faire, seigneur ; Elmaïs m'appartient...
Jusque-là mon pouvoir en ces lieux la retient.

SCANDERBERG.

Ah ! vous ne voudrez pas enlever à sa mère
Cette enfant, soul soutien d'une existence amère !

MEDJINE.

Vous parlez d'une mère ? Elmaïs n'en a pas.

SCANDERBERG.

Vous l'avez vue ici porter souvent ses pas.

J'ignore son vrai nom ; sous l'habit d'une juive,
Pour pouvoir visiter votre jeune captive,
Elle vient au sérail montrer à tous les yeux
L'éclat resplendissant de bijoux précieux,
Qu'elle vend à Mourad, quand sa main généreuse
Honore d'un présent quelque sultane heureuse.

MEDJINE.

Elmaïs, il paraît, vous a bien informé !
Je croyais que mon cœur s'était trop alarmé ;
Mon doute en certitude en ce moment se change :
Je vois entre vous deux un confiant échange
D'aveux, qu'on prenait soin de me tenir secrets ;
Et, par là, je comprends vos sentiments discrets !

SCANDERBERG.

Vous interprétez mal un excès de prudence...

MEDJINE, vivement.

Qui me fit étrangère à cette confidence.

SCANDERBERG.

Je vais tout expliquer : un jour, je rencontraï
Elmaïs et la juive en un lieu retiré ;
Toutes deux se donnaient des marques de tendresse ;
Dans les communs transports d'une absorbante ivresse,
Elles ne voyaient pas que je les observais.
Saisi d'étonnement, attendri, je suivais
Leurs gestes, leurs baisers et leurs larmes furtives,
Qu'un sourire effaçait et rendait fugitives.
La pauvre juive enfin adressa ses adieux
A la jeune Elmaïs, dont le front radieux

Se voila tout à coup d'une tristesse amère,
 Tandis que ses soupirs accompagnaient sa mère.
 Lorsqu'elle détourna les yeux, elle me vit ;
 Une explication entre nous s'ensuivit :
 Elle me retraça la sombre destinée
 De sa mère, réduite à vivre abandonnée,
 Et, sans dire son nom qu'elle ne connaît pas,
 Les malheurs de son père et son cruel trépas.
 Jamais je ne devais dévoiler ce mystère ;
 C'est pourquoi près de vous il a fallu me taire.
 Ainsi donc, laissant là tout reproche outrageant,
 Ayez pour Elmaïs un cœur plus indulgent.

MEDJINE.

Dites mieux, vous l'aimez, et vous voulez encore
 Me tromper ! Mais en vain le traître se décore
 Des nobles sentiments de la fidélité :
 Ce masque tombe un jour devant la vérité !
 Écoutez, Scanderberg : je veux encor suspendre
 L'irrévocable arrêt, qui de vous va dépendre ;
 Je vais vous accuser, et vous vous défendez.
 Si j'ai trop présumé, vous me le prouverez ;
 J'y consens ; je dis plus : justement alarmée,
 Je voudrais me tromper et me voir désarmée.

SCANDERBERG.

J'écoute ..

MEDJINE.

Je prétends que, sans m'en faire part,
 Vous pensez fuir d'ici, me laissant, au départ,

Dédaignée et livrée à toutes les souffrances
 D'un cœur désabusé de fausses espérances ;
 Je dis qu'après avoir frappé votre oppresseur
 Et ravi l'Albanie au joug envahisseur,
 Au nom de vos aïeux reprenant la couronne,
 Vous mettez près de vous Elmaïs sur le trône,
 Et qu'alors, à l'abri de ma vaine fureur,
 Vous vous applaudirez de ma trop longue erreur !
 Voilà ce que je crois. Peut-être j'exagère ;
 Mais, si cette croyance est folle et mensongère,
 Répondez franchement, et sachez que je lis
 Jusqu'au fond de votre âme et dans tous ses replis.

SCANDERBERG.

Un tel discours, Medjine, a lieu de me surprendre.
 J'en demeure interdit, et ne puis pas comprendre
 Que votre cœur ait pu se laisser envahir
 Par l'injuste soupçon que je veux vous trahir !

MEDJINE.

Est-ce bien là, seigneur, toute votre défense ?

SCANDERBERG.

J'ajoute seulement que ce soupçon m'offense,
 Que je romps ce débat entre nous survenu,
 Et qu'enfin je devrais vous être mieux connu.

MEDJINE, retenant Scanderberg qui veut s'éloigner.

Je te connais assez, perfide, pour te dire
 Que tu fuis ma présence afin de m'interdire
 Toute plainte, et de peur de laisser échapper
 Un mot qui montrerait que tu veux me tromper.

SCANDERBERG.

A d'indignes soupçons je ne dois point répondre.

MEDJINE.

Bientôt, la preuve en main, je prétends te confondre.
 Insensé, mon amour, qu'il te plait d'outrager,
 Était le seul rempart qui pût te protéger.
 Tu le sais, je devais, dédaignant ta conquête,
 D'un geste accusateur faire tomber ta tête ;
 Et, docile aux conseils de mon cœur imprudent,
 Des projets de Mourad je t'ai fait confidant !
 Mais peut-être d'avance avais-tu su comprendre
 Ce piège ténébreux, où tu pouvais te prendre ;
 A ton tour employant la ruse à mon égard,
 Tu feignis quelque temps d'éviter mon regard ;
 Afin de te frayer un chemin dans mon âme,
 Tu tentas d'exciter mon fol orgueil de femme.
 Lorsque tu crus avoir accompli ton dessein,
 Et voir un feu secret s'allumer dans mon sein,
 Tu vins à mes genoux tomber et te soumettre.
 Heureuse, j'entendis ta bouche me promettre
 Un éternel amour dont mon cœur s'enivrait ;
 Car à ta bonne foi sans crainte il se livrait.
 Te sachant valeureux, je te croyais sincère !
 Tes glorieux exploits et ta longue misère
 Environnaient ton front d'un prestige flatteur,
 Que relevait encor ton langage imposteur !
 Sur Mourad et sur moi s'exerçait ton adresse :
 Tu trompais dans mes bras sa haine et ma tendresse !

SCANDERBERG.

Medjine...

MEDJINE.

Ensuite, las de m'avoir adressé
 Cet amour, accepté par mon cœur empressé,
 Tu courais déposer aux pieds de ma suivante
 Ce masque fatigant de ta ruse savante.
 Mais, au moment de voir ton dédain m'écraser,
 Je me dresse, et t'engage à te débarrasser
 Sur ton espoir secret, qui n'est plus un mystère !
 Ainsi, mets à profit cet avis salutaire :
 Je retiens Elmaïs ; je vais en avertir
 Mourad, et je saurai l'y faire consentir ;
 Et, si ta perfidie, à mes yeux trop notoire,
 Te pousse à réclamer ce prix de ta victoire,
 Si ton amour déçu me l'ose disputer,
 Sache bien que c'est moi que tu dois affronter !

(Elle s'éloigne et disparaît.)

SCÈNE V.

SCANDERBERG, seul.

Tu m'accuses à tort, ô cruelle Medjine !
 Près de toi j'oubliais mon illustre origine,
 Mes droits à conquérir, mon pays à sauver ;
 Et je sentais déjà mon âme s'énerver ;
 Mais je veux l'arracher à cette léthargie,
 Et lui rendre, en ce jour, sa première énergie.

Sans cesser de t'aimer, je prétends m'affranchir.
Puisque pour Elmaïs je n'ai pu te fléchir,
Bien que la pitié seule à son sort m'intéresse,
Pour calmer tes soupçons je t'en laisse maîtresse.

(Entrent en scène par le côté gauche Andréas, Ricarda et Elmaïs. — Andréas va se jeter aux genoux de Scanderberg, tandis que Ricarda et Elmaïs restent en arrière.)

SCÈNE VI.

ELMAÏS, RICARDA, ANDRÉAS, SCANDERBERG.

ANDRÉAS.

Prince, permettez-moi d'embrasser vos genoux ;
Ce jour dissipera toute erreur entre nous.
Ce matin, en ces lieux, vous m'avez fait paraître
La réserve qu'on doit garder avec un traître ;
Je ne m'en plaindrai pas, puisque, de mon côté,
Je n'ai pu discerner sous un masque emprunté
Un prince qui, toujours fidèle à sa croyance,
Trompait Mourad malgré sa sombre prévoyance.

(Se relevant.)

Et si ma faible voix ne peut vous rassurer,
Sur moi quelqu'un encor saura vous éclairer.

RICARDA, s'avançant.

Oui, seigneur, Andréas, ami de votre père,
Était, jadis, l'appui de son règne prospère.
Maintenant qu'un tyran le tient sous son pouvoir,
Son dévouement remplit encore un saint devoir :

En faveur du sultan il étale un faux zèle,
Pour couvrir les projets que son âme recèle.

SCANDERBERG.

Mais qui donc êtes-vous, vous qui parlez ainsi ?

RICARDA.

La mère d'Elmaïs que vous voyez aussi
Tomber à vos genoux, pour mieux vous rendre grâce !
Mon front, où le malheur à vos yeux se retrace,
Ne vous a pas permis de reconnaître en moi
Celle à qui votre frère avait donné sa foi,
Et qui dans les douleurs traîne sa destinée !

SCANDERBERG, étonné.

Ricarda !

(La relevant.)

Dans mes bras, ô sœur infortunée !
Oui, ce sont bien les traits que, tout enfant, j'ai vus,
Avant d'avoir souffert tant de maux imprévus...

RICARDA.

Ravagés par les ans et crispés par la crainte,
Ils s'altèrent encor sous la rude contrainte.

SCANDERBERG.

Mais comment pûtes-vous échapper au trépas ?
Et comment osez-vous porter ici vos pas ?

RICARDA.

Nous vous ferons plus tard ce récit lamentable.

(Désignant Andréas.)

Voici notre sauveur.

SCANDERBERG, prenant une main d'Andréas.

Ah ! je fus bien coupable !
Pardonnez mes soupçons ; excusez-moi d'avoir
Douté de votre cœur si fidèle au devoir !

ANDRÉAS.

Ne vous excusez point ; je le sais, la prudence
Devait, en ce séjour, guider votre existence.

SCANDERBERG, s'approchant d'Elmaïs.

Je ne m'étonne plus de ce tendre intérêt,
Que pour vous, Elmaïs, l'instinct seul m'inspirait...
J'aurais su quelle était votre illustre naissance,
Si par votre récit j'avais eu connaissance
Que ce fut ce vieillard qui, pour vous protéger,
Vous plaça dans ces lieux, à l'abri du danger.
Dès ce jour, j'aurais pu secourir votre mère,
Et peut-être adoucir sa destinée amère ;
Enfin je n'eusse point traité sévèrement
Andréas dont j'aurais compris le dévouement.

ELMAÏS.

Dieu, qui fait qu'aujourd'hui ce long mystère cesse,
A su tout diriger par sa haute sagesse.

RICARDA.

Et dans tous mes projets il nous secondera !

ANDRÉAS.

Après bien des rigueurs notre sort changera !

ELMAÏS, joyeuse, à Scanderberg.

Vous allez désormais être mon second père !

RICARDA.

Et vous nous vengerez !

SCANDERBERG.

Oui bientôt, je l'espère,
Au milieu des vivats des Albanais joyeux,
Nous foulerons le sol, où dorment nos aïeux !
Lorsque je me croyais dépourvu de famille,
Retrouvant en vous deux une sœur, une fille,
Je sens s'accroître encor ma force et mon ardeur,
Pour rendre à mon pays son ancienne splendeur,
Et pousser, à son tour, dans de sombres alarmes
Le monstre qui nous fit répandre tant de larmes !

RICARDA.

Ah ! combien j'applaudis à ces mâles accents !
Ils promettent un terme aux maux que je ressens...
Ce n'est pas tout : un prince issu de votre race,
Et dont notre tyran n'a pu suivre la trace,
Mon Amèse, mon fils, caché dans ce séjour,
Attend sa liberté pour se produire au jour.

SCANDERBERG, étonné.

Votre fils vit encor !

RICARDA.

N'en prenez point d'ombrage :
Il laissera le sceptre à votre grand courage ;
Et, malgré tous ses droits de fils de votre aîné,
Je ne désire point voir son front couronné !
Ce qu'avant tout je veux, c'est de pouvoir, sans crainte,
Le voir et le presser dans une ardente étreinte ;

Car, docile aux conseils d'Andréas, j'ai privé
 Mon regard de ce fils par miracle sauvé !
 Ajoutant ce surcroît à ma douleur amère,
 J'ai dû me méfier de mon amour de mère !
 Depuis quinze ans, je lutte et tâche d'arrêter
 Mon indignation toujours près d'éclater ;
 Et je me raffermis avec cette pensée
 Que Mourad, sous le poids de ma haine amassée,
 Trouvera mon vengeur dans son jeune captif !
 Depuis quinze ans, j'aspire à ce jour trop tardif ;
 Depuis quinze ans, j'épuise, en lassant l'espérance,
 Dans chaque heure d'attente un siècle de souffrance !
 Mais, lorsque, grâce à vous, ce grand jour aura lui,
 Vous instruirez mon fils, en marchant devant lui ;
 Et moi je lui dirai : cède ton héritage ;
 Scanderberg le mérite ; en l'imitant, partage
 Le glorieux bonheur de vaincre à ses côtés
 Ceux qui nous ont bannis de nos champs dévastés !

SCANDERBERG.

Non, non ! vous lui direz : mon fils, prends la couronne ;
 Scanderberg a vaincu pour te rendre ton trône !

RICARDA.

O noble cœur !

SCANDERBERG.

Comment avez-vous pu penser
 Que je voudrais jamais à ce point m'abaisser ;
 Qu'après avoir lutté contre la tyrannie,
 Vengé mes frères morts, affranchi l'Albanie

Et m'être offert à vous comme un libérateur,
 Je descendrais au rang d'un vil usurpateur !

ANDRÉAS.

Prince, en parlant ainsi, vous faites bien connaître
 De quel généreux sang le ciel vous a fait naître !

ELMAÏS.

Vous avez le courage et l'âme d'un héros !

RICARDA.

C'est Dieu qui l'a voulu pour frapper nos bourreaux !

(Entre en scène Orcan.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ORCAN.

ORCAN, s'adressant à Scanderberg.

Prince, je viens au nom du sultan notre maître :
 Sa Hautesse, à regret, vous enjoint de remettre
 Elmaïs au pouvoir de la sultane.

RICARDA, avec douleur.

Ciel !

Que dit-il ?

SCANDERBERG, à Ricarda.

Montrez-vous prudente...

RICARDA, emportée par la douleur.

Le cruel !

Non, je ne puis courber ma tête résignée ;
 Et ma bouche obéit à mon âme indignée :

Je te maudis, ô toi, messager de malheurs,
Dont la voix vient encor d'aviver mes douleurs !

ANDRÉAS.

Ah ! que faites-vous là ? Vous ne pouvez maudire
Ce jeune homme...

RICARDA.

Qu'entends-je ?

SCANDERBERG.

Et que voulez-vous dire ?

RICARDA.

C'est peut-être mon fils !

ANDRÉAS.

Je ne puis plus longtemps

Retenir cet aveu...

RICARDA, à Elmaïs.

C'est bien lui ! Tu l'entends !

C'est lui !

(Courant prendre Orcan dans ses bras.)

Mon fils !

ORCAN.

Ma mère ! O joie inespérée !

SCANDERBERG, à part.

Orcan son fils !

ELMAÏS.

Déjà, par le ciel inspirée

Je l'avais pressenti.

RICARDA, folle de joie.

C'est bien toi que je vois,

Mon enfant ! Je te parle ; et c'est ta douce voix

Que j'entends ! Oui, c'est bien la mine haute et fière
De Jean Castriota, ton infortuné père !

Mon fils, jusqu'à ce jour, en esclave soumis,

Il t'a fallu ramper devant tes ennemis !

Mais bientôt tu pourras les regarder en face !

Tu lèveras ton front ; et Mourad, quoi qu'il fasse,

Devra baisser son œil vainement courroucé

Sous les éclairs du tien qui l'aura menacé !

Mon attente va donc cesser d'être frivole !

Amèse, mon enfant ! Le bonheur me rend folle !

(Lui montrant Elmaïs.)

Voici ta sœur...

(Montrant Scanderberg.)

Voici ton oncle dont le bras

T'ouvrira la carrière, où tu triompheras !

ORCAN, à part et rêveur.

Elmaïs est ma sœur !

ELMAÏS, prenant la main d'Orcan.

O bonheur ! ô mon frère !

ANDRÉAS, à part.

Mon Dieu, protège-les...

SCANDERBERG, à Orcan.

Prince, le sort contraire,

Qui devant nous avait obscurci l'horizon,

Semblait m'avoir laissé seul de notre maison,

Si bien que, sous le joug, dans leur misère extrême,

Les Albanais m'avaient choisi pour chef suprême ;

Mais je veux, le premier, reconnaître vos droits,
Et saluer en vous l'héritier de nos rois.

ORCAN.

Merci, prince, merci ! Mais, toujours implacable,
De ses coups incessants le malheur nous accable !

RICARDA.

Que dis-tu là ? Pourquoi ce visage attristé ?

ORCAN.

Je vais vous avouer toute la vérité :
Elevé dans ces lieux, j'ignorais ma famille ;
Ne pensant point aimer ma sœur dans votre fille,
J'adorais Elmaïs ; mais je crus voir, un jour,
Que Scanderberg avait captivé son amour ;
Et lorsque, ce matin, au cirque, il l'eut choisie,
Je ne pus maîtriser ma folle jalousie.
Sachant que la sultane aimait de son côté
Celui qui devenait mon rival détesté,
Je lui dis quels soupçons assiégeaient ma pensée,
Je lui remis en main une lettre adressée
Au prince Scanderberg par un conspirateur ;
Et Medjine, en lisant l'écrit révélateur,
Fut prompte à reconnaître un amant infidèle,
Lui cachant ses projets pour se mieux jouer d'elle.

SCANDERBERG.

Quel était cet écrit ?

ORCAN.

Il venait d'Aldestant ;
Et vous l'aviez laissé tomber en combattant.

Si tôt que la sultane en eut pris connaissance,
Elle alla vers Mourad invoquer sa puissance,
Afin de retenir sous son autorité
Celle dont vous avez roquis la liberté.

SCANDERBERG, à part.

Je comprends d'où venait toute son assurance,
Lorsqu'elle m'accusait...

RICARDA, avec découragement.

Adieu toute espérance !

ELMAÏS, avec douleur.

Ciel !

ANDRÉAS.

O fatale erreur !

SCANDERBERG.

Ne vous alarmez pas...

(A Orcan.)

Vous, prince, tout d'abord, vous allez de ce pas
Courir vers la sultane, à qui vous devrez faire
De sincères aveux sur toute cette affaire.
A son cœur généreux il faut nous confier :
C'est pour moi le moyen de me justifier.

RICARDA, à Orcan.

Vole donc, ô mon fils, où Scanderberg t'envoie ;
Sois prompt, et qu'au plus tôt ici je te revoie.

ORCAN.

Ma mère, j'obéis...

(A Scanderberg.)

Et vous, prince, comptez
Que je me montrerai digne de vos bontés.

(Il s'éloigne et disparaît à droite.)

ACTE TROISIÈME
SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ ORCAN.

SCANDERBERG.

Pour moi, près de Mourad j'ai mon droit à poursuivre.
Aussi, dans son palais, ma sœur, vous m'allez suivre.
Lorsque pour un tel prix j'ai bravé le danger,
Je puis le réclamer, et je dois l'exiger.

RICARDA.

J'irai donc avouer qu'Elmaïs est ma fille?

SCANDERBERG.

Il le faut ; mais, cachant quelle est votre famille,
Nous ferons à Mourad un récit inventé
Sur la jeune Elmaïs, sur sa captivité ;
Car il importe, avant que la lutte s'engage,
Qu'avec vous elle soit à l'abri de l'orage,
Pour que, si le succès rend les Turcs triomphants,
Il vous reste du moins un de vos deux enfants.

RICARDA.

Ah ! prince, de quel front voulez-vous que j'aborde
Celui contre lequel ma colère déborde ?
Lorsqu'à le supplier ma voix s'apprêterait,
Sur mes lèvres soudain la haine éclaterait !

SCANDERBERG.

Je parlerai pour vous ; et, comprimant votre âme,
Vous me laisserez dire.

ANDRÉAS.

Au nom du ciel, madame,
Ecoutez ses conseils...

RICARDA, à Scanderberg.

Eh bien, je vous suivrai !

Sourde aux cris de mon cœur, je le maîtriserai ;
Sûre du jour vengeur qui pour nous se prépare,
Je vais, en le courbant aux pieds de ce barbare,
Effacer la fureur de mon front pâlisant,
Pour le dresser bientôt encor plus menaçant !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le palais du sultan. — Une grande salle; portes au fond, à gauche et à droite. — Celle à droite est masquée par un rideau de tapisserie. — Ameublement oriental.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOURAD, TAMAR.

MOURAD.

Oui, cher Tamar, partout l'air est chargé d'orage :
Pensant pouvoir encore affronter mon courage,
Qui jusqu'eo leurs foyers vint implanter mes droits,
Les chrétiens ont levé l'étendard de la croix.
La Hongrie est debout; et son armée altière
Eveille de son bruit l'écho de ma frontière;
Son roi, faisant appel à mes vieux ennemis,
Souffle la haine aux cœurs de ceux que j'ai soumis.
Enfin à m'irriter aujourd'hui tout conspire :
Mon propre fils s'insurge; il convoite l'empire,
Et range autour de lui ceux que l'ambition
Arme facilement pour la sédition.
Ainsi, je vois l'Europe et l'Asie embrasées;
On brave mon courroux; mes lois sont méprisées;
Et la guerre au dehors, la révolte au dedans
Confondent leur espoir et leurs cris discordants.

Mais tout cela n'est rien : d'un coup de cimeterre
Je puis faire rentrer tous ces complots sous terre!
Ce qui surtout m'irrite et fait tout mon tourment,
C'est de voir Scanderberg échapper constamment
Au trépas, et toujours grandir en renommée,
Soit dans la lutte, soit au front de mon armée!

TAMAR.

Mais vous pouvez, seigneur, disposer de ses jours...
Pourquoi donc hésiter? Pourquoi tarder toujours,
Et ne pas le frapper, comme jadis ses frères?

MOURAD.

De tels moyens seraient aujourd'hui téméraires :
Quand ceux-là sont tombés sous mon fer triomphant,
J'épargnai celui-ci qui, n'étant qu'un enfant,
Ne pouvait à mes droits porter aucune atteinte.
D'ailleurs, ce rejeton d'une famille éteinte
Me semblait si chétif, que je ne pensais pas
Avoir jamais le soin de hâter son trépas.
Mais les événements ont frustré mon attente ;
Et, depuis lors, j'ai dû, dans ma haine constante,
Me frayer pour sa perte un chemin tortueux :
Lui voyant les élans d'un sang impétueux,
Pour qu'il trouvât la mort, je l'envoyai combattre
Les chrétiens soulevés, qu'il me fallait abattre ;
Mais la mort l'épargna : brave et non moins heureux,
Il a su captiver mes soldats valeureux...

TAMAR.

Tous l'aiment, il est vrai.

MOURAD.

Tous vantent son génie,
 Son ardeur intrépide à la prudence unie ;
 Et tous l'ont salué de ce titre d'honneur,
 Scanderberg, qui veut dire Alexandre seigneur !
 Si bien qu'en le frappant j'irriterais l'armée.
 Aussi j'ai recherché dans mon âme alarmée
 D'autres expédients pour abréger ses jours :
 J'ai fait venir ici des lutteurs ; mais toujours
 Il triomphe ; et ses bras, autrefois si débiles,
 Terrassent les plus forts, comme les plus habiles !
 J'ai fait plus : dans l'espoir que Medjine pourrait
 Le séduire, et qu'ainsi son amour le perdrait,
 Aux lois de mon sérail je ne l'ai plus astreinte,
 Afin qu'il pût la voir sans témoins et sans crainte,
 Et que j'eusse le droit, après m'être vengé,
 D'invoquer devant tous mon pouvoir outragé.
 Mais, devant la beauté, son cœur trop insensible
 Montre qu'à l'orgueil seul il peut être accessible.
 Mon espoir cette fois fut encore trompé :
 Comme à tous les périls, à ce piège échappé,
 Scanderberg vit toujours ; et sa haine discrète,
 Qu'à mon œil scrutateur son silence interprète,
 Peut-être s'applaudit de voir de tous côtés
 Se dresser contre moi les peuples révoltés ;
 Peut-être qu'avec eux il est d'intelligence ;
 Peut-être quo son bras, armé par la vengeance,

Et préparé longtemps à ce sombre dessein,
 N'attend que leur signal pour me percer le sein !

TAMAR.

Seigneur, il faut agir, si telle est votre crainte.
 D'ailleurs, je vais ici laisser toute contrainte,
 Et dans votre intérêt m'exprimer librement :
 La sultane vous trompe ; et sa bouche vous ment,
 Chaque fois qu'elle vient vous dire que ses charmes
 Pour vaincre Scanderberg sont de trop faibles armes :
 Sous un voile prudent, qui les couvre tous deux,
 Ils vous tiennent caché leur amour hasardeux.

MOURAD.

Quoi ! tu supposerais...

TAMAR.

Tout ce qu'en eux j'observe
 Me montre chaque jour, à travers leur réserve,
 Qu'un commerce secret entre eux s'est établi :
 Au cirque, ce matin, la sultane a pâli,
 Souffrant à contempler cette lutte acharnée,
 Où le Scythe opposait une ardeur obstinée ;
 Elle est sortie, afin de ne pas laisser voir
 Les élans de son cœur trop prompt à s'émouvoir.
 Lorsqu'un instant après vers vous elle est venue
 Demander qu'Elmaïs ici fût retenue,
 Son air était contraint, et ses yeux enflammés ;
 Ses sentiments jaloux, vainement comprimés,
 Eclataient dans sa voix saccadée et craintive...
 Sans doute, elle avait peur qu'épris de sa captive,

Scanderberg ne trahit les serments amoureux,
Qu'à l'ombre du mystère ils se sont faits entre eux.

MOURAD.

C'est vrai... sa contenance était embarrassée...

TAMAR.

Le désordre régnait au fond de sa pensée...

MOURAD.

Elle employait ainsi la ruse à mon égard,
La fourbe ! Mais il faut qu'au plus tôt mon regard
Pénètre le secret de cette perfidie,
Et que je mette à jour sa trahison hardie.

TAMAR.

Ici même, seigneur, vous pouvez à l'instant
Vous convaincre et juger de mon zèle constant.

MOURAD.

Parle ; j'apprécierai ce zèle méritoire.

TAMAR.

Surpris d'être frustré du prix de sa victoire,
Scanderberg doit bientôt venir le réclamer.
Par Elmaïs sans doute il s'est laissé charmer ;
Il veut, dit-il, la rendre à sa mère, une juive,
Qui va venir aussi prier pour la captive.
C'est là ce qu'Andréas est venu m'annoncer,
Afin que sur mon ordre on les laissât passer.

MOURAD.

Je ne vois pas en quoi leur démarche est capable
De montrer à mes yeux la sultane coupable.

TAMAR.

A leur juste demande il faudra consentir,
Et je me charge, moi, d'en aller avertir
Medjine, à qui je vais de votre part enjoindre
De venir, sur-le-champ, en ces lieux vous rejoindre.
Vous, pendant ce temps-là, vous sortirez aussi
Disant à Scanderberg de demeurer ici.

MOURAD.

Entre les deux amants une telle entrevue
Leur sera plus funeste, étant plus imprévue.

TAMAR.

Furieuse de voir Scanderberg obtenir
Elmaïs, qu'elle aurait désiré retenir,
Sûre que ce perfide a trahi sa tendresse,
De ses transports jaloux cessant d'être maîtresse,
Medjine à son aspect soudain éclatera ;
Et jusqu'où vous serez sa voix retentira.
Lorsque dans ses discours la sultane imprudente
Aura fait déborder sa passion ardente,
Vous surgirez terrible aux yeux des deux amants ;
Puis moi, je me tiendrai dans vos appartements,
Entouré de muets, apostés pour attendre
Le signal décisif, que vous ferez entendre,
Alors que vous voudrez par leurs mains vous venger
D'un prince dont l'audace a bravé tout danger !

MOURAD.

J'approuve, cher Tamar, ton heureux stratagème.

TAMAR.

On vient... j'entends des pas...

MOURAD.

C'est Scanderberg ?

TAMAR.

Lui-même.

Je vous quitte...

(Il sort par la porte à gauche, au moment où entre par celle du fond Scanderberg suivi de Ricarda, qui se tient en arrière, pâle et agitée par l'horreur que lui inspire Mourad.)

SCÈNE II.

RICARDA, SCANDERBERG, MOURAD.

RICARDA, à part.

O ma haine, il faut te contenir...

SCANDERBERG, à Mourad.

Pardonnez-moi, seigneur, si j'ose ainsi venir,
Moi que devrait courber la simple obéissance,
Faire parler mon droit devant votre puissance.

MOURAD.

Explique-toi.

SCANDERBERG.

Vainqueur et libre de choisir
La femme du sérail qui flattait mon désir,
J'attends qu'entre mes mains Elmaïs soit remise.
Ma volonté, toujours à la vôtre soumise,
Se serait inclinée encore en ce moment,
Sans l'ordre impérieux d'un pieux sentiment

Qui fait que je veux rendre un enfant à sa mère,
Des malheurs, trop nombreux pour qu'on les énumère,
Ont assailli, jadis, la femme que voici :
Prise par vos soldats, livrée à leur merci,
Elle a vu son enfant ravie à sa tendresse.
Depuis, trainant ses jours au sein de la détresse,
Elle venait ici visiter en secret
Sa fille, tendre objet d'un éternel regret.
Mais un jour, m'égarant en un lieu solitaire,
Par ce que je pus voir je surpris ce mystère.
J'interrogeai plus tard Elmaïs, et ses pleurs
Surent m'associer à toutes ses douleurs.
Voilà pourquoi mon choix s'est dirigé sur elle.
Ainsi donc n'allez pas d'une voix trop cruelle
Repousser une mère, et briser dans son cœur
L'espoir qui la faisait bénir mon bras vainqueur ;
Mais permettez plutôt que la pauvre exilée
S'éloigne avec sa fille, heureuse et consolée...

MOURAD, les yeux fixés sur Ricarda.

Je ne me trompe pas : cette femme souvent
Vient offrir au sérail des bijoux qu'elle vend.

SCANDERBERG.

Oui, seigneur ; c'est ainsi qu'elle peut voir sa fille.

MOURAD, à Ricarda.

Femme, quel est ton nom ? et quelle est ta famille ?

RICARDA, d'une voix sombre qui va toujours s'animent malgré elle.
Mon nom ? Je n'en ai plus : le sort, qui t'a servi,
Me l'a, dans ses rigueurs, depuis longtemps ravi !

Ma famille? Il te faut interroger la terre :
 L'aquilon devant moi fait voler sa poussière !
 Dans mon deuil éternel, couverte de lambeaux,
 Je chemine inconnue à travers des tombeaux...
 Loin de l'enfant sur qui tout mon espoir se fonde,
 Je suis seule à marcher dans cette nuit profonde,
 Où, cédant sous le poids de mes sombres tourments,
 Je n'entends, pour répondre à mes gémissements,
 Que l'écho dont la voix semble avec ironie
 Prolonger les sanglots de ma lente agonie.
 Pour tous je suis la juive au regard ténébreux,
 Qu'on foule aux pieds, ainsi que tous les malheureux,
 Et qui vient devant toi, mère désespérée,
 Réclamer Elmaïs, son enfant adorée.
 Dis-moi donc si tu veux me l'accorder ou non ;
 Tu me connais assez ; que t'importe mon nom ?

MOURAD.

Ta façon de prier n'est guère mesurée...

SCANDERBERG, à Mourad.

Elle souffre ; excusez sa raison égarée.

RICARDA, éclatant malgré elle.

Est-ce que la lionne, à qui l'on a soustrait
 Ses petits au moment où, fouillant la forêt,
 Elle allait leur chercher l'abondante pâture,
 Vient ramper et lécher, dans une humble posture,
 Les pieds du ravisseur qu'elle a su découvrir ?
 Non : par sauts et par bonds on la voit accourir.

Farouche, l'œil en feu, la tête hérissée,
 Montrant ses crocs aigus sous sa lèvre plissée,
 Elle s'élançait au cou du chasseur éperdu,
 Le terrasse, rugit sur son corps étendu,
 Des griffes et des dents le déchire et le broie,
 Et de ses lionceaux en fait aussi la proie !
 Eh bien, je suis pour toi la lionne en fureur...
 C'est à ton tour, Mourad, d'éprouver la terreur !
 Rends-moi, cruel, rends-moi le fruit de mes entrailles,
 Ou je venge sur toi la pitié que tu railles...

(Elle fait un pas vers Mourad et s'arrête tout à coup, comme revenant à elle-même.)

Mais que vous ai-je dit? L'esprit bouleversé,
 Folle de désespoir, je vous ai menacé,
 Je crois, seigneur...

(Avec un pénible effort.)

Pardon ! Consternée et tremblante

Je n'ai plus qu'à prier...

MOURAD.

Ta parole insolente,

Au lieu de la pitié, mérite un châtiement ;

(Désignant Scanderberg, qui est pâle et agité.)

Mais, pour ton protecteur, je veux être clément :
 Eloigne-toi de nous ; ta fille t'est rendue.

RICARDA, avec joie.

Ma fille !

MOURAD, avec humeur.

Sors ; je t'ai beaucoup trop entendue.

RICARDA, à part en s'éloignant avec un regard qui lance des éclairs, et d'une voix sourde.

Tu m'entendras, un jour, redire tes forfaits !

(Elle disparaît.)

SCÈNE III.

SCANDERBERG, MOURAD.

MOURAD, s'approchant de Scanderberg.

Eh bien, pour t'agréer tu vois ce que je fais :
Cette femme, excitant mon courroux légitime,
Devait, pour son langage, en être la victime ;
Et, loin de la punir, je lui rends son enfant.

SCANDERBERG.

Votre bras, en tous lieux et toujours triomphant,
Peut, sans vous compromettre, épargner une mère
Dont la fureur venait de sa douleur amère.

MOURAD.

Ce n'est pas tout : par là je vais encor blesser
Medjine, à qui j'avais promis de lui laisser
Cette esclave, qu'elle aime et veut garder près d'elle.

SCANDERBERG.

A de tels sentiments si son cœur est fidèle,
Si c'est par amitié qu'elle prétend avoir
Elle-même pour toujours soumise à son pouvoir,
Elle s'applaudira que sa captive aimée
Soit rendue, en ce jour, à sa mère alarmée,
Puisque son sort aussi deviendra plus heureux,
Quand sa mère verra le sien moins rigoureux.

MOURAD.

Je te laisse le soin de tout dire à Medjine,
Puisque, sans hésiter, ton esprit s'imagine
Qu'elle te cédera sa captive aisément.
Je te quitte; elle va venir dans un moment;
Car, voulant lui parler, par Tamar, tout à l'heure,
Je l'avais déjà fait mander dans ma demeure.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

SCANDERBERG, seul.

A ma demande il a cédé bien promptement...
Soit par folle terreur, soit par pressentiment,
Je suspecte et redoute encore sa clémence...
Ricarda, que sa haine avait mise en démence,
Surgissant devant lui de toute sa hauteur,
Figurait à mes yeux l'ange exterminateur !
Et Mourad, toujours prompt à suivre sa colère,
Y parut résister, afin de me complaire...
Peut-être a-t-il formé dans son cœur ténébreux
Quelque sombre dessein, pour moi plus dangereux ;
Peut-être nourrit-il la secrète espérance
D'endormir mes soupçons par cette déférence...
Vain espoir, ô Mourad : je prévienrai tes coups,
Si Medjine renonce à ses transports jaloux.

(Entre Medjine par la porte du fond.)

SCÈNE V.

SCANDERBERG, MEDJINE.

SCANDERBERG, qui a vu entrer Medjine.

C'est elle!...

MEDJINE, avec étonnement.

Scanderberg!

SCANDERBERG, qui a couru vers elle.

Vous paraissez surpris
De me voir en ces lieux ; mais Mourad m'autorise
A vous parler ; il veut de la sorte éviter
D'entendre contre lui vos plaintes éclater,
Lorsque vous apprendrez que, par ma voix fléchie,
Sa volonté m'accorde Elmaïs affranchie.
Mais, maintenant que tout doit vous être connu,
Votre esprit plus tranquille, étant moins prévenu,
Jugera ma conduite avec plus de justice.

MEDJINE, le conduisant sur le devant de la scène et baissant la voix.

Prince, il faut tout d'abord que je vous avertisse :
Par le sultan un piège ici vous est tendu.

SCANDERBERG.

Que dites-vous ?

MEDJINE.

Je dis que vous seriez perdu,
Si mon orgueil parlait plus haut que ma tendresse.
Comme votre salut avant tout m'intéresse,

Je refoule en mon cœur tout sentiment jaloux,
Et cherche à m'oublier pour ne penser qu'à vous.

SCANDERBERG.

Généreux dévouement d'un noble cœur qui m'aime !
Mais quels sont vos soupçons ? Parlez : à l'instant même,
J'éprouvais en secret un noir pressentiment,
En voyant que Mourad se montrait si éloquent.

MEDJINE.

Ecoutez, Scanderberg : Tamar, dont la pensée
Contre votre existence est toujours exercée,
Et qui dans son espoir fut constamment déçu,
A deviné l'amour que pour vous j'ai conçu.
Tout à l'heure, il m'apprit que, par vous réclamée,
Elmaïs n'allait plus vivre ici renfermée ;
Un sourire infernal sur ses lèvres errait...

SCANDERBERG.

Il pensait que, surpris, ton cœur se trahirait.

MEDJINE.

Oui, soyez-en certain, Mourad et son complice,
Désireux que leur œuvre à la fin s'accomplisse,
Jaloux d'éteindre un nom cher au parti chrétien,
Ont su nous ménager ce dernier entretien.

SCANDERBERG.

Oui, Mourad veut ma mort ; nul moyen ne lui coûte ;
Aux portes du palais peut-être il nous écoute . .

MEDJINE.

C'est pourquoi j'ai baissé la voix en vous parlant.
Dans l'espoir de hâter un dénouement trop lent,

Il pense qu'imprudente et de fureur saisie,
 Je vais faire éclater des cris de jalousie,
 Et déceler par là l'amour qui dans mon sein
 Déjoua jusqu'ici son criminel dessein ;
 Mais son attente est vaine : aux douleurs résignée,
 Je ne veux pas savoir si je suis dédaignée.

SCANDERBERG.

Medjine...

MEDJINE.

Consultant mon cœur et ma raison,
 Je n'articulerai ni crainte ni soupçon ;
 Je vous aime, mais non de cet amour vulgaire,
 Prodigue de serments qui ne lui coûtent guère,
 De soi seul occupé, constamment ombrageux,
 Et s'épuisant sans cesse en débats orageux.
 Mon amour est plus grand : ignorant l'artifice,
 Il ne recule point devant le sacrifice !
 S'il a pu, ce matin, autrement vous parler,
 Il est en ce moment tout prêt à s'immoler :
 J'admire votre gloire et votre âme aguerrie ;
 Je consens à passer après votre patrie ;
 Courez la délivrer, je ne vous retiens plus ;
 Je saurai surmonter mes regrets superflus ;
 Et lorsque, triomphant, en des jours plus prospères,
 Vous aurez reconquis le trône de vos pères,
 Lorsque, pour vous donner une postérité,
 Une femme aura pris place à votre côté,

Vous vous appellerez, à travers la distance,
 Celle dont votre nom remplira l'existence,
 Qui n'a point profité de ce billet trouvé,
 Qui pouvait vous trahir et qui vous a sauvé !

(Elle remet à Scanderberg le billet, mais Mourad, qui est sorti depuis un instant de derrière le rideau de tapisserie placé à droite du spectateur, s'avance précipitamment et saisit l'écrit.)

SCÈNE VI.

SCANDERBERG, MOURAD, MEDJINE.

MOURAD, s'emparant du billet.

Oui, si je n'étais là pour tromper votre attente !

MEDJINE, poussant un cri.

Ah !

SCANDERBERG, à part

Ciel !

(Moment de silence effroyant, pendant que Mourad parcourt le billet.)

MOURAD, après avoir lu.

La trahison pour moi devient patente !

Je vous vois là tous deux pâles et consternés...
 Vous sentez que déjà vous êtes condamnés.
 Le complot, qu'aujourd'hui cet écrit me révèle,
 N'est point chose à mes yeux imprévue et nouvelle :
 Dès longtemps je savais que mes nombreux bienfaits
 Préparaient un ingrat pour de sombres forfaits.
 (Se tournant vers Medjine.)
 Mais vous, dans mon amour au premier rang placée,
 Comment devintes-vous à ce point insensée ?

Vous ne répondez rien ; votre duplicité
Ne trouve aucun accent contre la vérité !
Vous mesurez déjà ma vengeance à l'outrage ;
Comme un arbre agité par un souffle d'orage,
Vous tremblez... et courbé de honte, votre front
Attend le châtimen^t qui n'est point assez prompt.

MEDJINE.

Vous vous trompez, seigneur : devant vous je relève
Mon front qui, je le sais, doit fléchir sous le glaive.
Je ne crains point la mort ; je l'attends sans trembler !
Quand je vois de quels coups vous allez accabler
Celui pour qui j'ai cru dompter le sort contraire,
Je ne ferais pas même un pas pour m'y soustraire.
Oui, tant que je l'ai pu disputer au trépas,
J'avouerais que pour moi la vie eut des appas ;
Mais aujourd'hui qu'enfin dans votre piège il tombe,
J'éprouve de la joie à partager sa tombe !

SCANDERBERG, à part.

Cœur noble et courageux !

MOURAD, à Medjine avec fureur.

Quoi ! vous osez parler !
Et, l'œil fixé sur moi, vous même dérouler
Votre conduite infâme unie à l'impudence !

MEDJINE.

Votre cruauté doit m'exempter de prudence...
Près du tombeau je puis m'exprimer librement...
Voyons pourquoi j'encours votre ressentiment :

Vous vouliez me placer comme un appât funeste
Devant ce prince, auquel votre voix manifeste
Des semblants d'amitié pour masquer le dessein
Que vous avez formé de lui percer le sein.
Mais, moi, j'ai reculé devant cet acte infâme :
La pitié, tout d'abord, émut mon cœur de femme ;
Puis j'aimai ce héros, dont les nobles discours,
A tous mes sentiments donnant un libre cours,
Découvrirent bientôt à mon âme ravie
Un plus vaste horizon, une nouvelle vie !
Voilà quel est mon crime, et quels sont ses forfaits ;
Osez donc maintenant parler de vos bienfaits !
Je dirai que, barbare et non moins hypocrite,
Vous voulez vous parer en vain d'un faux mérite,
Qu'aux yeux de vos soldats ce valeureux guerrier
Doit rester un héros, et vous un meurtrier !

MOURAD, transporté de fureur, tirant son cimeterre.

Ah ! c'en est trop ! Moi-même, après tant d'insolence,
Je vais vous imposer un éternel silence !

SCANDERBERG, qui a tiré son épée, s'élançant sur Mourad.

Insensé, tu comptais sans moi, son défenseur ;
Tu mourras le premier, comme un vil oppresseur !

MOURAD, parant les coups et reculant.

A moi, Tamar !

(Tamar paraît, suivi d'hommes armés. Scanderberg laisse tomber son glaive
avec découragement.)

SCÈNE VII.

MOURAD, SCANDERBERG, MEDJINE, TAMAR, UNE TROUPE
DE MUETS.

SCANDERBERG, à part.

Lo lâche !

MOURAD, à Tamar et à sa suite.

Enlevez son épée

A ce traître ; son bras dans mon sang l'eût trempée,
Si je n'eusse paré le coup qu'il m'a porté...

SCANDERBERG, à Tamar qui veut le désarmer.

Arrière ! Je ne puis laisser ta lâcheté
Venir insolemment désarmer mon courage.
Plutôt que de subir un si cruel outrage,
Je brise sous mes pieds ce fer, qui, dans ma main,
Me fraya vers la gloire un rapide chemin,
Et qui, si je n'étais vaincu par la fortune,
Saurait te châtier de ta morgue importune !

Il a brisé son épée. Tamar fait signe aux muets de s'emparer de Scanderberg.

TAMAR.

De ton noir attentat nous allons te punir.

MOURAD, avec un signe impératif.

Non ; qu'il reste, Tamar ; je veux l'entretenir.
Qu'on saisisse d'abord Medjine, sa complice,
Dont on pourra bientôt contempler le supplice :
Demain, quand le soleil enflammera le jour,
J'ordonne qu'attachée au sommet d'une tour,

Elle serve de but pour exercer l'adresse
De chaque Azamoglan, qu'au tir de l'arc l'on dresse.
Puis, pour punir la juive au langage orgueilleux,
J'entends que l'on ramène Elmaïs en ces lieux.

SCANDERBERG, à part.

Cruel !

MOURAD, s'approchant de Tamar.

Ce n'est pas tout : un complot se prépare.
De son explosion peu de temps nous sépare.
Pour que nos ennemis ne nous surprennent pas,
Ce soir, dans Andrinople il faut porter tes pas.

TAMAR.

Un complot !

MOURAD, lui remettant l'écrit qu'il a saisi.

Cet écrit plus au long va t'instruire ;
En saisissant les chefs tu pourras le détruire.
Je m'en rapporte à toi : ton regard scrutateur
Saura bien découvrir chaque conspirateur,
Et ton bras, s'il le faut, comprimer les désordres.
J'ai dit ; qu'on exécute à l'instant tous mes ordres.

(En ce moment, sur un signe de Tamar, les muets veulent s'emparer de Medjine ; mais elle les repousse avec un geste plein de dignité, qui leur impose.)

MEDJINE, à Tamar avec mépris.

Pensez-vous que je veuille échapper au trépas ?

Je vous suis ; mais leurs mains ne me toucheront pas.

MOURAD.

Que l'on respecte encor sa volonté dernière ;
Qu'en ses appartements elle soit prisonnière ;
Et qu'ensuite Andréas vienne ici me trouver.

TAMAR, se retirant.

Oui, seigneur.

(Il s'avance le premier pour sortir. Medjine jette un dernier regard sur Scanderberg, qui est pâle et haletant. Puis elle suit Tamar, entourée par les muets.)

SCANDERBERG, avec désespoir.

O douleur ! Ne pouvoir la sauver !

SCÈNE VIII.

SCANDERBERG, MOURAD.

MOURAD, à Scanderberg.

Maintenant, à nous deux : tu dois savoir, perfide,
Quel sort t'attend...

SCANDERBERG.

Je sais que ta fureur avide
Est enfin parvenue à pouvoir s'assouvir.

MOURAD.

Sur toi ton crime seul me contraint à sévir.

SCANDERBERG.

Le criminel, c'est toi, l'assassin de mes frères.

MOURAD.

Tu voudrais excuser tes projets téméraires.

SCANDERBERG.

C'est toi qui veux encor masquer ta cruauté.

MOURAD.

Ingrat ! Aurais-tu donc si longtemps existé,
Sans mes soins vigilants, donnés à ton enfance ?
En vain tu les voudrais effacer sous l'offense.

SCANDERBERG.

Ce n'est que par calcul que tu m'as épargné ;
Et ce trône, où jadis mes pères ont régné,
Me l'as-tu rendu ? Non ; malgré la foi jurée,
L'Épire est sous tes pieds soumise et pressurée.
D'abord, tu supposas que pour l'enfant chétif
Le moment du trépas ne serait point tardif ;
Puis tu crus que la guerre assouvirait ta rage,
Et tu ne fis par là qu'exercer mon courage.
Maintenant, je n'ai pas besoin d'articuler
Ce que Medjine ici vient de te rappeler.
Ne te couvre donc pas de ce masque hypocrite ;
Dès longtemps dans ton cœur ma perte était écrite ;
Dès longtemps je savais ne pouvoir t'échapper ;
Le moment est venu : tu n'as plus qu'à frapper !

MOURAD.

Tu peux de ta complice emprunter le langage ;
A tenir ce discours ton crime seul t'engage ;
Tu n'en seras pas moins un ingrat à mes yeux.
Je sais que, te fiant à ton nom glorieux,
Tu crois voir mes soldats s'armer pour ta défense ;
Une telle pensée est pour eux une offense.
Si tes anciens exploits ont pu les éblouir,
Quand ils sauront comment tu voulus me trahir,
Ils seront les premiers à demander vengeance.
Aussi, je ne veux point user de diligence :
Pour te frapper, j'attends qu'ils soient tous informés
Des desseins qu'en secret ta ruse avait formés.

Alors, après avoir vu périr ta complice,
Tu m'entendras sur l'heure ordonner ton supplice.

(En ce moment Andréas entre en scène et s'avance humblement vers Mourad.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉAS.

ANDRÉAS.

Seigneur, vous m'avez fait appeler en ces lieux?

MOURAD.

Sache, brave Andréas, que ce prince, oublieux
Des soins, dont j'entourai son enfance débile,
Voulait m'envelopper dans une trame habile.
Aussi, pour qu'il subisse un juste châtement,
Les eunuques placés sous ton commandement
Devront le retenir captif dans ta demeure,
Jusqu'à ce que j'aurai donné l'ordre qu'il meure.
Ainsi, je t'en prévient, à dater d'aujourd'hui,
Sur ta tête, Andréas, tu me réponds de lui.

(D'un geste il les congédie. Andréas s'incline et s'éloigne avec Scanderberg, qui est pâle et abattu, tandis que le sultan le suit du regard. Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

L'appartement de Medjine. — Porte au fond, au milieu. — Deux autres portes, l'une à gauche, l'autre à droite. — Table avec ce qu'il faut pour écrire, à droite. — Il est nuit. — La pièce est éclairée par des lampes dans le style oriental.

SCÈNE PREMIÈRE.

MEDJINE, seule.

Blessé de mes dédains, ne pouvant me contraindre,
Tamar m'avait bien dit que je devais le craindre...
Et l'effet a suivi la menace de près!
Mais, lorsque j'entrevois de funestes apprêts,
Le lâche m'ose encore offrir la délivrance,
Si je réponds enfin à sa longue espérance...
Jusqu'au bras de la mort il vient me marchander!
Vainement il se montre ardent à m'obséder:
Qu'à l'instant la lumière à mes yeux soit ravie,
Plutôt que je m'abaisse à lui devoir la vie!
Et comment pense-t-il que je craigne la mort,
Lorsque Scanderberg doit subir le même sort?

(Entre Scanderberg par la porte du fond.)

SCÈNE II.

SCANDERBERG, MEDJINE.

SCANDERBERG, courant vers la sultane.

Medjine!...

MEDJINE, au comble de l'étonnement.

Scanderberg! vous ici? ma surprise
Est telle, que mon cœur trop agité se brise.

SCANDERBERG.

Calmez-vous : Andréas, secret appui des miens,
Pour me guider vers vous a rompu mes liens.

MEDJINE.

Andréas? Qui l'eût cru!

SCANDERBERG.

D'abord il a gagné

Nos gardiens par de l'or qu'ils n'ont point dédaigné,
Et lui-même, de peur qu'on ne nous interrompe,
Et que notre ennemi n'apprenne qu'on le trompe,
Il se tient aux aguets, prêt à nous prévenir,
S'il voyait ou Tamar ou Mourad survenir.

MEDJINE.

Lorsque pour nous la tombe ouvre sa nuit obscure,
Qu'il soit trois fois béni celui qui nous procure
L'inespéré bonheur de ce suprême adieu!

SCANDERBERG.

Non, tu ne mourras point, car la droite de Dieu
S'étend pour l'arracher des bords du précipice.

MEDJINE.

Nous pourrons fuir tous deux?

SCANDERBERG.

Si le ciel m'est propice,
J'espère, cette nuit, aller te retrouver.

MEDJINE.

Explique-toi; comment penses-tu me sauver?

SCANDERBERG.

Tamar ne t'a-t-il pas offert la délivrance?

MEDJINE.

Oui, mais j'ai refusé...

SCANDERBERG.

Donne-moi l'assurance

Que tu consentiras à fuir.

MEDJINE.

Eh quoi! tu veux
Que j'écoute Tamar, que je cède à ses vœux?

SCANDERBERG.

L'infâme n'aura pas le temps de satisfaire
Ses coupables désirs.

MEDJINE.

Et que prétends-tu faire?

SCANDERBERG.

Tamar, qui t'aime, croit voir par ses soins discrets
Le fidèle Andréas servir ses intérêts.
Ce vieillard a promis que, par sa vive instance,
Il vaincrait sûrement ta longue résistance.

Dans le but d'assurer leur dessein hasardeux,
 Sur ta fuite ils se sont concertés tous les deux :
 La mère d'Elmaïs, de nos plans informée,
 En ta place, au sérail, va rester enfermée.
 De ses habits de deuil tu te revêtiras ;
 Sans être reconnue, ainsi tu sortiras.
 Orcan sera ton guide ; et, loin de te conduire
 A l'endroit où Tamar croit pouvoir te réduire
 A céder aux désirs d'un odieux amour,
 Il ira te cacher en un secret séjour,
 Où tous nos partisans, enfants de l'Albanie,
 Préparent leur complot contre la tyrannie.
 Tels sont donc nos projets ; je viens t'en avertir ;
 Tu vois qu'à fuir ces lieux il te faut consentir.

MEDJINE.

Ton noble dévouement ne m'a pas abusée :
 Voyant à quels périls je me trouve exposée,
 De toi-même oublieux, tu n'as voulu songer
 Qu'aux moyens d'écarter de mon front tout danger ;
 Mais je brave la Mort qui devant nous se dresse !
 En douter serait faire insulte à ma tendresse.
 Donc à fuir de ces lieux cesse de m'exhorter,
 Avec toi je ne puis et ne veux qu'y rester.

SCANDERBERG.

A mon propre salut ta fuite est nécessaire ;
 Elle va me livrer Tamar, mon adversaire ;
 Vis-à-vis du sultan il sera compromis,
 Et de t'aller rejoindre il me sera permis.

MEDJINE.

Pourquoi donc employer ce moyen ? Il me semble
 Qu'Andréas pourrait seul nous délivrer ensemble.

SCANDERBERG.

Sans un laisser-passer que Tamar doit signer,
 De ce sombre palais nul ne peut s'éloigner.
 Tu vois qu'à mes conseils, Medjine, il faut te rendre.
 Par là, j'empêche aussi Tamar d'aller surprendre
 Le fidèle Aldestant et tous nos conjurés,
 Qui frémissent dans l'ombre, au combat préparés.
 Alors je cours donner le signal qu'ils attendent.
 Comme dans leurs projets avec nous ils s'entendent,
 Je range autour de moi tous les Turcs mécontents ;
 Avec eux j'envahis le palais des sultans ;
 Je délivre Andréas, Elmaïs et sa mère ;
 Je prouve que ta crainte était une chimère :
 Je t'offre pour jamais mon sort à partager ;
 Et, cher à tous les miens, à l'abri du danger,
 Heureux libérateur d'une race aguerrie,
 Je puis aller revoir mon berceau, ma patrie,
 En chasser ses tyrans, lui rendre tous ses droits,
 Et proclamer enfin l'héritier de nos rois !

MEDJINE.

Ami, par ton discours je me sens entraînée...
 Mais songe à Ricarda, princesse infortunée,
 Que Mourad peut frapper de ses coups rigoureux.

(Ricarda vient d'entrer en scène par la porte du fond et a entendu la réplique de Medjine.)

SCÈNE III.

MEDJINE, RICARDA, SCANDERBERG.

RICARDA, s'avancant entre Scanderberg et Medjine.

N'alarmez point pour moi votre cœur généreux ;
 J'ai prévu le péril, et j'y suis préparée ;
 Le ciel peut l'écarter ; mais serais-je assurée
 Qu'embrasser ce dessein c'est marcher au trépas,
 A le suivre à l'instant je n'hésiterais pas !
 Reine qu'avant les ans le malheur a flétrie,
 Je devrais au besoin, pour sauver ma patrie,
 Sacrifier mes jours et ceux de mon enfant ;
 Et, lorsque je suis près de ce jour triomphant,
 Où, si j'ose affronter une mort incertaine,
 J'abats avec Mourad la-tyrannie hautaine,
 Et délivre à la fois mon fils et mon pays,
 Par ma lâche terreur tous deux seraient trahis !
 Vous ne le croyez pas ; ce serait faire outrage
 A mon cœur maternel autant qu'à mon courage !

MEDJINE.

Non, je ne doute point de votre dévouement.

RICARDA.

Alors n'hésitez plus, car voici le moment,
 Où Tamar va venir s'assurer par lui-même
 Si vous voulez enfin tenter ce stratagème.

MEDJINE.

Princesse, j'y consens ; mais je crains pour vos jours, »

RICARDA.

Le destin ne peut pas nous accabler toujours.

MEDJINE.

Ah ! qu'il en soit ainsi ! Puisse notre entreprise
 Réussir...

SCANDERBERG.

Espérons, le ciel nous favorise.

RICARDA.

Et si nous ne devons que subir des revers,
 Nous bénirons la mort qui brisera nos fers !
 Tombant avec honneur, au sein de la défaite,
 Chacun de nous aura son âme satisfaite
 D'avoir au moins tâché, par un suprême effort,
 De vaincre le malheur demeuré le plus fort !

SCANDERBERG.

Je me serai brisé contre la destinée,
 Si, demain, l'Albanie est encore enchaînée !

MEDJINE.

Oui, nous devons lutter ; oui, vous avez raison ;
 De vos deux cœurs le mien se met à l'unisson.
 Contre l'affreux Tamar, si tout mon espoir tombe,
 Je saurai bien trouver le rempart de la tombe !

RICARDA.

Ecoutez-moi, madame, et veuillez exaucer
 La prière qu'ici je vais vous adresser :
 Elmaïs au sérail reste aussi prisonnière ;
 Il me faudra peut-être, à mon heure dernière,

Voir sa mort, si trop tôt le sultan furieux
S'aperçoit que j'ai pris votre place en ces lieux ;
Peut-être le cruel voudra-t-il, dans sa rage,
Par l'aspect de ce meurtre abattre mon courage,
Savourer sur mon front le deuil et la pâleur,
Et dans mon cœur de mère épuiser la douleur !
Mais il se peut aussi que sa colère prompte
Me fasse succomber sous les coups que j'affronte,
Sans accorder le temps à sa férocité
De faire ce calcul par mon cœur redouté.
Alors mon Elmaïs n'aura plus ma tendresse
Dont je l'entourai, même au sein de ma détresse.
Pour moi cette pensée est un affreux tourment.
S'il en doit être ainsi, faites-moi le serment
D'accueillir en vos bras l'orpheline éplorée,
Comme une mère accueille une fille adorée.

MEDJINE.

Ma captive, elle fut traitée avec douceur,
Et je l'aimais déjà comme une tendre sœur.
Ainsi, quoi qu'il arrive, ayez la certitude
Qu'elle sera l'objet de ma sollicitude.

RICARDA.

Ah ! merci ! vous calmez mon cœur las de souffrir.
Maintenant, s'il le faut, je suis prête à mourir.

SCANDERBERG.

Espérons mieux : Mourad, dont le bras nous opprime,
Ne pourra pas toujours voir triompher son crime.

(Andréas entre en scène par la porte du fond avec précipitation.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANDRÉAS.

ANDRÉAS.

Séparez-vous... Tamar dirige ici ses pas.

MEDJINE, conduisant Ricarda vers la porte à droite du spectateur.

Venez, princesse.

(Medjine et Ricarda disparaissent.)

SCÈNE V.

SCANDERBERG, ANDRÉAS.

ANDRÉAS, à Scanderberg.

A fuir elle n'hésite pas ?

SCANDERBERG.

Elle hésitait d'abord ; mais je l'ai décidée.

ANDRÉAS, avec joie.

A nos cœurs l'espérance est enfin accordée...

(Conduisant Scanderberg vers la porte à gauche.)

Pour surprendre Tamar entrez en cet endroit ;

Lui-même vers sa perte il s'avance tout droit.

Hâtez-vous, il arrive.

SCANDERBERG.

Il tombe en ma puissance !

Mais vous, ami, croyez à ma reconnaissance.

(Il disparaît.)

ANDRÉAS, resté seul.

En ce moment suprême, ô mon Dieu ! protégez
Celui qui vengera vos autels outragés !

(Tomar, suivi d'Orcan, entre par la porte du fond.)

SCÈNE VI.

ANDRÉAS, TAMAR, ORCAN, qui se tient à l'écart.

TAMAR, à Andréas.

Eh bien ! à fuir Medjine est-elle consentante ?
Ou bien me vois-je encor trompé dans mon attente ?

ANDRÉAS.

Elle est avec la juive et prend son vêtement,
Et vous la pourrez voir venir dans un moment.

TAMAR.

C'est bien. Mais le sultan près de lui te réclame.
De peur que le soupçon ne pénètre en son âme,
Hâte-toi d'obéir et reviens me trouver :
S'il menaco tes jours, je saurai te sauver.
Tout pour notre départ est préparé d'avance.

ANDRÉAS, s'éloignant.

Voici précisément Medjine qui s'avance.

(Il sort par la porte du fond, tandis que Medjine, vêtue du costume de Ricarda, entre en scène par celle de droite.)

SCÈNE VII.

TAMAR, MEDJINE, ORCAN.

TAMAR, allant à Medjine.

Enfin vous vous rendez à mon plus cher désir !
Lorsque votre bourreau s'apprête à vous saisir,
Je puis et veux tromper sa fureur meurtrière,
Mettre entre vous et lui vingt pays pour barrière,
Eloigner tout péril qui pourrait survenir,
Et vous offrir les jours d'un riant avenir.

MEDJINE, sévère et digne.

C'est par vous qu'à la mort je me vois exposée ;
Près du sultan c'est vous qui m'avez accusée !
Contrainte de subir vos calculs inhumains,
Voyant que mon salut réside entre vos mains,
A l'accepter de vous il faut bien me résoudre.

TAMAR.

C'est vrai, je fus cruel ; mais vous devez m'absoudre :
A de telles rigueurs l'amour seul m'a forcé.
J'étais épris de vous ; vous m'aviez repoussé ;
Vous m'aviez irrité par vos dédains sans nombre !
En m'attachant sans cesse à vos pas, comme une ombre,
J'avais su découvrir qu'un autre possédait
Votre amour, pour lequel ma raison se perdait.
Las de tous vos mépris qui me faisaient outrage,
Altéré de vengeance, et transporté de rage,

Je croyais n'avoir plus pour vous que de l'horreur ;
 Mais je compris bientôt quelle était mon erreur !
 Je voulais que le fer vous déchirât vivante :
 Sur le point de le voir je frémis d'épouvante !
 Je croyais vous haïr, je vous aimais toujours !
 Aussi, plein de remords, je viens sauver vos jours,
 Vous ouvrir tout mon cœur, où vous avez pu lire,
 Et vous prier d'avoir pitié de mon délire !

MEDJINE.

Je lis dans votre cœur un indomptable orgueil
 Qui m'a, dans sa fureur, poussé à cet écueil !

TAMAR.

Mon orgueil, dites-vous, alors que j'abandonne
 Tout cet éclat brillant que la puissance donne ?
 Rang, honneurs, dignités où je suis parvenu
 Par les rudes efforts d'un labeur continu ;
 Ce crédit sans égal, auquel chacun aspire,
 Et qui faisait de moi le second de l'empire ;
 Tous ces biens, j'y renonce, et les mets sous mes pieds,
 Pour que, voyant ainsi tous mes torts expiés,
 Vous puissiez sous mon bras abriter votre vie,
 Et couler avec moi des jours dignes d'envie !

MEDJINE.

Si vous voulez vraiment venir à mon secours,
 Pourquoi perdre le temps en tous ces vains discours ?

TAMAR.

Votre suave aspect me jette dans l'ivresse !
 Mais vous avez raison, il faut fuir, le temps presse...

Orcan, approche-toi : prends ce laisser-passer ;
 Tu sais que j'ai promis de te récompenser,
 Si par toi la sultane, à tout danger soustraite,
 Arrive saine et sauve au lieu de sa retraite ?

ORCAN, qui s'est approché.

Confiée à mes soins, elle est en sûreté,
 Pour tromper la fureur d'un tyran irrité.

TAMAR.

Nous verrons.

(A la sultane.)

Maintenant fuyez, belle Medjine.

Sous ce noir vêtement, personne, j'imagine,
 Ne vous reconnaîtra ; bientôt je vous suivrai.
 Gagnez donc Andrinople, où je vous rejoindrai.
 Je reste encore ici pour notre réussite,
 Afin de réunir tout ce que nécessite
 Ce long exil auquel je vais me condamner,
 Avant que le sultan ait pu rien soupçonner ;
 Et demain nous prendrons le chemin de la France.
 Qu'Allah veille sur nous !

(Orcan et Medjine sortent par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

TAMAR, d'abord seul, puis RICARDA et SCANDERBERG.

TAMAR, d'abord seul.

Enfin j'ai l'assurance

Quo de ses fiers dédains je vais avoir raison !
Elle est à moi !...

(Voyant Scanderberg et Ricarda qui viennent de paraître aux deux portes opposées de chaque côté du théâtre.)

Que vois-je?... Est-ce une trahison ?
Scanderberg est ici !

SCANDERBERG, s'avançant.

Je comprends ta surprise ;
Tu te croyais au bout de ta noble entreprise ;
Sûr du succès, déjà tu te réjouissais ;
Déjà, tout rayonnant, tu t'en applaudissais !
Mais moi je t'épiais derrière cette porte.

TAMAR, effaré.

Comment vous trouvez-vous en ces lieux ?

SCANDERBERG.

Que t'importe ?

TAMAR.

Et que me voulez-vous ?

SCANDERBERG.

Bientôt tu le sauras.

Joyeux de faire ainsi passer entre tes bras
La sultane soumise à ton calcul infâme,
Tu livrais à Mourad cette autre pauvre femme ;

(Désignant Ricarda.)

Tu pensais la tromper, la jeter à la mort ;
Tu voulais assouvir, sans honte et sans remord,
Ta passion honteuse autant que forcenée,
Au prix même du sang de cette infortunée !

Mais tu comptais sans moi : d'un triomphe trompeur
Tu tombes dans mes mains pâle et glacé de peur !
Tu sens bien que pour toi cette heure est décisive.
Ton œil devient hagard ; ta bouche convulsive,
Qui, ce matin encor, parlait si fièrement,
Peut à peine s'ouvrir sous un frémissement ;
Et ton esprit, voyant qu'à frapper je diffère,
Se demande inquiet ce que je prétends faire.

TAMAR.

Si tu veux m'égorger, j'appelle du secours.

SCANDERBERG.

C'est un moyen auquel tu n'auras pas recours.
Ce serait dénoncer à Mourad ta conduite ;
Mais ta lâcheté peut ne pas être réduite
A tomber de mes mains dans cet autre danger.
Calme-toi, je n'ai pas dessein de t'égorger.

TAMAR.

Quels sont donc vos projets ?

SCANDERBERG.

Avec toi je transige :

C'est un laisser-passer que tout d'abord j'exige
Pour la jeune Elmaïs et sa mère.

TAMAR, rassuré.

A mes yeux

Vous découvrez enfin vos plans mystérieux.
Medjine, je le vois, par vous n'est plus aimée ;
La jeune Elmaïs règne en votre âme charmée...

SCANDERBERG, l'interrompant

Avec toi je n'ai pas besoin de discourir.
Fais ce que je t'ai dit.

TAMAR.

Pourquoi donc recourir
À ce ton menaçant ? C'est à tort, ce me semble,
Puisqu'un même intérêt nous fait agir ensemble
Contre un même ennemi, que nous trompons tous deux.

SCANDERBERG.

Sois prompt, car autrement le succès est douteux.

TAMAR.

Prince, ne craignez rien ; je vais vous satisfaire.

(Il s'approche de la table et écrit le laisser-passer, tandis que derrière lui Scanderberg suit du regard ce qu'il écrit. — Ricarda prend part à toute cette scène par le jeu de sa physionomie)

RICARDA, à part.

Avant son salut, c'est le nôtre qu'il préfère.
Vous voyez son grand cœur, mon Dieu ! veillez sur lui !

TAMAR, remettant le laisser-passer à Scanderberg.

Voici, seigneur.

SCANDERBERG.

C'est bien.

(Allant à Ricarda et lui donnant le papier.)

Quand le jour aura lui,

Il faut que vous ayez quitté cette demeure.
Andréas va vous rendre Elmaïs tout à l'heure ;
Et lui-même pourra vous suivre sans tarder,
Puisqu'aux gardiens sa voix à droit de commander.

RICARDA.

Merci. Mais vous, fuyez ! Les instants qui s'écoulent
Peuvent faire soudain que vos projets s'écroulent.
Hâtez-vous donc ; voici Tamar prêt à sortir.

SCANDERBERG, le glaive à la main, courant barrer le passage à Tamar.
Arrête, ou je saurai te faire repentir !

TAMAR.

Que voulez-vous encor ?

SCANDERBERG.

Quitter ces lieux de suite,
Et partir avec toi, comme étant de ta suite.

TAMAR.

Y songez-vous, seigneur ? On vous reconnaîtrait,
Et sur nous deux alors le sultan sévirait.

SCANDERBERG.

La nuit est ténébreuse, et nous sera propice.

TAMAR.

C'est vouloir se jeter au fond d'un précipice !

SCANDERBERG.

Je réponds du succès ; hâtons-nous de partir,
Et marche devant moi.

TAMAR.

Je n'y puis consentir.

SCANDERBERG.

Puisqu'il en est ainsi, je saurai t'y contraindre !
Tu crois que de ma part tu n'as plus rien à craindre ;
Tu t'es imaginé que mon cœur rebutait
La femme que le tien, dès longtemps, convoitait. !

Cesse de t'abuser : l'espérance menteuse
 Caressait ton esprit d'une erreur trop flatteuse !
 Sans mon discours pressant, qui lui fit entrevoir
 Que par là tu devais tomber en mon pouvoir,
 Celle que tes soupirs ont en vain poursuivie
 Eût préféré mourir que te devoir la vie !
 Tu vois qu'entre mes mains tu n'es qu'un instrument,
 Que je puis, si je veux, briser en ce moment !
 Si donc, comme je crois, tu tiens à l'existence,
 Fais ce que je t'ai dit, sans plus de résistance ;
 Autrement je dénonce au sultan irrité
 Que par tes soins Medjine est mise en liberté.

TAMAR.

Je comprends maintenant qu'Andréas est un traître !
 Devant Mourad je vais le faire comparaître,
 Et de ce qui s'est fait vous accuser tous deux.

RICARDA, s'avançant vers lui.

Ton crime pour Mourad ne sera pas douteux,
 Lorsqu'il reconnaîtra, voyant ta signature,
 Que ce laisser-passer est de ton écriture.

TAMAR.

Je dirai qu'en ces lieux, surpris et menacé,
 Je ne vous l'ai remis que contraint et forcé.

SCANDERBERG.

Tu pourras par là que tu ne fus qu'un lâche !
 (Lui barrant le passage et brandissant son glaive.)
 Cependant, ne va pas croire que je te lâche ;

Je te tiens ! Si vraiment tu ne veux pas céder,
 Mon courroux contre toi va bientôt déborder !
 Si, domptant les transports dont ton âme est saisie,
 Tu m'ouvres ce palais, tu peux gagner l'Asie,
 Et trouver un refuge au camp de Mahomet,
 Aux lois duquel déjà le peuple se soumet.
 Prends de ces deux partis celui qui peut te plaire ;
 Mais encore une fois redoute ma colère !

TAMAR, tirant son cimeterre.

Je saurai la braver !

(Entre subitement par la porte du fond Andréas.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANDRÉAS.

ANDRÉAS, une lettre à la main.

Crois-tu braver aussi,
 En face de Mourad, la lettre que voici ?

TAMAR, avec anxiété.

Ma lettre !...

ANDRÉAS.

Où la sultane a reçu l'assurance
 D'obtenir de tes mains sa prompte délivrance,
 Dans le cas où son cœur, pour toi moins rigoureux,
 Ne dédaignerait plus tes desirs amoureux.
 Comme tu m'avais fait ton messager près d'elle,
 J'ai gardé cet écrit : il prouve qu'infidèle



Aux ordres du sultan, ton maître et bienfaiteur,
Tu ne fus jusqu'ici qu'un habile imposteur.

TAMAR, à part, redescendant la scène.

Que faire ? Leur complot de tous côtés m'assiège !

SCANDERBERG, le suivant.

Décidément, Tamar, te voilà pris au piège.

RICARDA, de même.

Tu ne peux t'échapper !

ANDRÉAS, de même.

Fais ce que l'on t'a dit,

Au lieu de rester là pâle et tout interdit.

TAMAR, à part.

Allah ! conseille-moi.

SCANDERBERG, avec ironie.

Tu peux, dans ta défaite,

Invoquer Alborak, le coursier du prophète !

TAMAR, avec résolution.

Seigneur, épargnez-moi ce langage moqueur :

Vaincu, je subirai la loi de mon vainqueur.

SCANDERBERG.

Eh bien ! sors le premier ; c'est à moi de te suivre.

Songe qu'au moindre écart mon fer doit te poursuivre.

(Sortant derrière Tamar.)

O mon pays ! ce bras va pouvoir te venger !

ANDRÉAS.

Jusqu'au bout, ô mon Dieu ! daignez le protéger !

SCÈNE X.

RICARDA, ANDRÉAS.

RICARDA.

Maintenant, Andréas, courez chercher ma fille ;
Soyons hors de ces lieux avant que le jour brille.
Nous pouvons aussi fuir : le prince a su forcer
Tamar à nous munir de ce laisser-passer.

ANDRÉAS, à part, avec embarras.

Que lui dire, ô mon Dieu !

RICARDA.

Mais qu'avez-vous ?

ANDRÉAS.

Madame...

RICARDA.

Vous paraissez troublé...

ANDRÉAS.

J'en appelle à votre âme

De longtemps exercée à dompter la douleur...

RICARDA, effrayée.

Vous m'allez annoncer quelque nouveau malheur !

ANDRÉAS.

Le sort, qui n'a pas pu briser votre courage,
Veut le faire fléchir sous un dernier outrage !

RICARDA.

Sur quelle autre infortune ai-je donc à gémir ?

ANDRÉAS, avec hésitation.

Votre fille...

RICARDA.

Achievez... vous me faites frémir.

ANDRÉAS.

Doit livrer au sultan sa pudeur et ses charmes.

RICARDA.

Que dites-vous ?

RICARDA.

Mourad, le cœur rempli d'alarmes,

Cherche à les oublier au sein des voluptés ;

Et, quand dans son harem il a mille beautés,

Poussé par je ne sais quel infernal génie,

Il choisit votre fille.

RICARDA.

Assez ! Sa tyrannie

N'ira pas jusque-là ! Je l'en empêcherai !

Hâtez-vous, Andréas, de me dire où j'irai

Trouver mon Elmaïs, afin que je la garde.

J'y cours ; et nous verrons si Mourad se hasarde

A venir affronter la mère qui défend

Contre un tel attentat l'honneur de son enfant !

ANDRÉAS.

Déjà près du sultan on a dû la conduire.

RICARDA, tirant un poignard de son sein.

L'infâme ! Jusqu'à lui je saurai m'introduire.

Ses gardes, ses soldats ne pourront m'arrêter,

Ni retenir le coup que je vais lui porter !

ANDRÉAS, l'arrêtant.

Ah ! ne commettez pas une telle imprudence :

Ce serait exposer en vain votre existence.

RICARDA.

Quoi ! le tyran cruel, par qui j'ai tant souffert,

Qui, tout couvert de sang, devant moi s'est offert,

Après qu'à mon époux il eut ôté la vie,

Ne trouve pas encor sa fureur assouvie :

Il veut me torturer jusque dans ses plaisirs !

Ma fille servira de proie à ses désirs !

Au moment où je parle, elle est en sa puissance ;

Elle épaissit en vain son voile d'innocence :

Il l'écarte. Déjà son regard infernal

Dévore la pudeur sur son front virginal ;

Il la contemple... Et pâle, et tremblante, elle attise

Dans son cœur ténébreux l'horrible convoitise !

A ses pleurs il répond par un rire inhumain...

Sur son corps chaste et pur il va porter la main !

Et moi, trop lâchement liée à l'existence,

Je suivrai les conseils de la froide prudence ;

Je laisserai ce monstre, heureux et triomphant,

Immoler dans ses bras l'honneur de mon enfant !

Je demeurerai là muette, intimidée !

Non ! mon cœur se révolte à cette affreuse idée !

Je cours trouver Mourad ; ce poignard dans ma main

Saura bien jusqu'à lui me frayer un chemin !

ANDRÉAS, la retenant encore.

Je n'arrêterai pas votre juste vengeance ;

Mais souffrez qu'avec vous je sois d'intelligence,
Pour qu'à tous les périls vous puissiez échapper.

RICARDA, avec une joie farouche.

Vous voulez, Andréas, m'aider à le frapper?

ANDRÉAS, avec résolution.

Princesse, suivez-moi ; vers ce monstre perfide,
Par des chemins secrets je serai votre guide.

RICARDA, sortant avec Andréas et agitant son poignard.

Ah ! Mourad, je vais donc t'immoler sans remord !
Où tu vois le plaisir tu trouveras la mort !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'au troisième acte. — Il fait toujours nuit.
La pièce est éclairée par des lampes du style oriental.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on voit des eunuques se retirer après avoir conduit Elmaïs, qui, pâle et tremblante, reste au fond du théâtre, tandis que Mourad la contemple du devant de la scène.

MOURAD, ELMAÏS.

MOURAD, allant vers Elmaïs.

Approchez, Elmaïs, et dites-moi, ma belle,
Pourquoi, toute tremblante, à mes ordres rebelle,
Vous faisiez résistance au seuil de ce palais,
N'y voulant pas entrer, quand je vous appelais ?

ELMAÏS, immobile et craintive.

Seigneur !

MOURAD, la prenant par la main.

Allons, venez, ma ravissante almée ;
Rassurez-vous. Pourquoi semblez-vous alarmée ?
Vous ne répondez pas... et vous versez des pleurs.

ELMAÏS, avec un pénible effort.

Ah ! prenez en pitié mes cruelles douleurs !

MOURAD.

Le sort de Scanderberg sans doute vous afflige ;
 Mais un double motif à le frapper m'oblige :
 A ses sombres complots j'aurais pu pardonner ;
 Mais, en voyant ainsi ta beauté rayonner,
 Et sachant que ce traître a capté ta tendresse,
 Puisqu'il te réclama pour prix de son adresse,
 Je sens que ton amant n'a que trop mérité
 Les dernières rigueurs de ma sévérité.

ELMAÏS.

Scanderberg ne fut point pour moi ce que vous dites.
 Si les plaintes ici ne m'étaient interdites,
 J'ajouterais qu'il fut mon noble protecteur,
 Et que je bénissais son bras libérateur,
 Quand vous, sans respecter la parole donnée,
 Vous avez maintenu ma triste destinée,
 Privé mes jours des soins de l'amour maternel,
 Et fait peser sur moi l'esclavage éternel !

MOURAD.

Si vraiment Scanderberg ne t'eût point pour amante,
 Tu parais à mes yeux encore plus charmante !
 Quant à tous tes griefs, dictés par la douleur,
 Mes actes prouveront qu'ils n'ont nulle valeur :
 Tu cesses aujourd'hui d'être une humble captive ;
 J'ouvre devant tes yeux une autre perspective ;
 Et l'amour maternel n'eût pu te procurer
 Le bonheur éclatant dont je veux t'entourer.

ELMAÏS.

Sachant ma mère en butte aux coups de la fortune,
 Toute félicité me serait importune.

MOURAD.

Je puis aussi placer le bonheur sur ses pas.

ELMAÏS.

Ma mère de vos mains ne l'accepterait pas !

MOURAD.

Si la haine la met à ce point en démente,
 Qu'elle ne veuille pas éprouver ma clémence,
 Toi, du moins, tu sauras reconnaître le prix
 Des présents dont je veux charmer tes yeux surpris.
 A toi tous les trésors que ma main peut répandre ;
 Parle, et de tes désirs mes ordres vont dépendre ;
 D'intrépides plongeurs, fouillant les flots amers,
 Moissonneront pour toi la perle au fond des mers.
 Je prodiguerai l'or ; et l'Europe et l'Asie
 Accourront à ma voix servir ta fantaisie.
 Viens, enfant, suis ton maître à son tour subjugué.
 C'est pour ton jeune front qu'Allah m'a prodigué
 Ces biens illimités, ces nombreuses richesses,
 D'où s'épanchront sur toi d'abondantes largesses !
 Viens, me belle houri, viens m'ouvrir dans tes bras
 Le paradis céleste, où tu me berceras,
 Jusqu'à ce que le jour, à mes yeux plus austère,
 De nouveau me rappelle aux soucis de la terre !
 Viens...

ELMAÏS, reculant avec effroi.

Laissez-moi.

MOURAD.

Comment ! tu m'oses résister !

Par de plus longs refus ne va pas m'irriter,
Sans quoi ce joli front, que jusqu'à moi j'élève,
Va tomber à mes pieds sous le tranchant du glaive !

ELMAÏS, reculant encore.

A moi, sainte pudeur !

MOURAD, l'entraînant vers la porte, que cache un rideau.

Tes cris sont vains ; tais-toi !

ELMAÏS, se débattant.

Cruel !

MOURAD.

Tu m'appartiens.

ELMAÏS.

Mon Dieu, secourez-moi !

MOURAD, qui soulève le rideau en l'entraînant.

Ton Dieu doit respecter mon pouvoir légitime.

RICARDA, qui était derrière le rideau, le frappant du poignard.

Par moi ce Dieu te frappe et sauve ta victime !

(Le poignard se brise sans atteindre Mourad.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICARDA, PUIS DES GARDES.

ELMAÏS, courant vers sa mère.

Ah ! ma mère !

RICARDA.

Malheur ! mon poignard s'est brisé !

MOURAD, qui a reculé épouvanté.

Gardes, à moi !

(Fixant sur Ricarda un regard étonné.)

D'erreur je me crois abusé !

La juive ainsi vêtue, armée et menaçante !
Ma cuirasse a rendu sa fureur impuissante,
Sans quoi mes jours par elle étaient mis en danger.
Gardes, entourez-la ; je vais l'interroger.

(Les gardes obéissent.)

ELMAÏS, à part et tremblante.

Ciel !

RICARDA, jetant le tronçon de son poignard aux pieds du sultan,
avec un accent d'ironie amère.

Quand son nom répand en tous lieux les alarmes,
Mourad aurait-il peur d'une femme sans armes ?

MOURAD.

Tâche de mesurer ton langage avec moi.

RICARDA, avec fierté.

Qu'ai-je à craindre ? La mort ? Je l'attends sans émoi !

MOURAD.

Pour paraître à ce point dans l'audace affermie,
Qui donc es-tu ? Réponds.

RICARDA.

Je suis ton ennemie,
Que le sort a vaincue, en trahissant mon bras !

MOURAD, insistant.

Ton nom ?

RICARDA.

De tes vainqueurs bientôt tu l'apprendras !

MOURAD.

Oui, de tous les côtés contre moi l'on conspire ;
C'est peu que la révolte éclate en mon empire :
De traîtres jusqu'ici je me vois entouré !
Mais fais-moi des aveux ; dis qui t'a procuré
Ce costume et cette arme entre les mains brisée.
Dans ton projet dis-moi qui t'a favorisée,
Ou plutôt qui t'a pu suggérer le dessein
De venir me plonger ce poignard dans le sein.
Parle, qui t'a guidée en ces lieux ?

RICARDA.

La vengeance !

MOURAD.

Tu peux, si tu le veux, gagner mon indulgence ;
Nomme-moi ce coupable, et mon cœur irrité,
Satisfait de sa mort, te rend la liberté.

(Andréas sort de derrière la tapisserie.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANDRÉAS.

ANDRÉAS.

Le coupable, c'est moi !

MOURAD, avec étonnement.

Toi !

ANDRÉAS.

Si je me dénonce,

Ce n'est pas dans l'espoir que ta fureur renonce
A frapper cette femme, en me faisant périr ;
Mais, voyant que mon bras ne peut la secourir,
Comme j'ai partagé sa généreuse envie,
Je veux ma part des coups qui menacent sa vie !

RICARDA, à part.

Noble cœur !

MOURAD.

Comment ! Toi que toujours si zélé
Je voyais m'obéir, avant d'avoir parlé,
Tu fus traître à ce point ?

ANDRÉAS.

Ma haine déguisée
Croyait se rendre ainsi ta perte plus aisée ;
Mais le sort m'abandonne à ta fureur.

MOURAD.

Serpent,

De ton dard tu voulais me piquer en rampant !

ANDRÉAS.

Je voulais venger ceux qu'immola ton épée,
Arracher à tes mains l'Albanie usurpée,
Et te faire payer l'horrible et long tourment
D'avoir plié mon front à tant d'abaissement !
Aussi, laissant parler la haine qui m'opprime,
De toute ma hauteur devant toi je me dresse,

Pour te dire : O tyran, tu pourras voir tomber
Ma tête sous le fer, mais non pas se courber !

MOURAD, avec colère.

Tu me braves !

ANDRÉAS, impassible et digne.

Au nom du Dieu que je révère,
Je te demande encor, comme un juge sévère,
Qui voit ton châtement plus près que tu le crois,
Assassin, qu'as-tu fait des enfants de nos rois ?

MOURAD.

Que devient Scanderberg ? Ta parole hardie
Me fait craindre de toi quelque autre perfidie.

ANDRÉAS.

Il n'est plus ton captif !

MOURAD.

Tu l'as fait évader ?

ANDRÉAS.

C'est lui qui dans ces lieux va bientôt commander !
Tu verras accourir la révolte rapide ;
Tes soldats, dévoués à ce chef intrépide,
Dont ils ont vu briller le glaive redouté,
Méconnaîtront ta voix et ton autorité !

RICARDA.

Et morts, nous obtiendrons ainsi notre vengeance !

MOURAD, s'adressant à ses gardes.

Amis, qu'un de vous parte et fasse diligence
Vers le seigneur Tamar, afin de l'avertir
De cette évasion..

ANDRÉAS.

Pourquoi faire partir
Un messenger ? Tamar n'est point où tu supposes.

MOURAD.

Que dis-tu ?

ANDRÉAS.

Vainement sur lui tu te reposes :
Tamar se rend au camp de ton fils révolté.

MOURAD, terrifié.

La trahison serait encor de ce côté !
Mais c'est un faux rapport que ta ruse imagine.

RICARDA.

Grâce à Tamar, j'ai pris la place de Medjine ;
Il aimait la sultane et voulait la sauver.

(Désignant ses vêtements.)

Ces riches vêtements doivent te le prouver.

ANDRÉAS, lui donnant la lettre de Tamar à Medjine.

Ainsi que cette lettre à Medjine adressée.

MOURAD, qui a pris la lettre.

Quoi ! la sultane...

ANDRÉAS.

Echappe à ta rage insensée !

(A ce dernier vers, Tamar paraît par la porte du fond, amenant Medjine, pâle, effarée, les cheveux en désordre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TAMAR, MEDJINE.

TAMAR.

Il n'en est rien, seigneur : la voici devant vous !
Je me livre avec elle et tombe à vos genoux !

(Il se précipite aux pieds de Mourad.)

RICARDA, à part.

Ciel !

ANDRÉAS, de même.

Tamar !

ELMAÏS, de même.

La sultane !

MOURAD, à Tamar.

Explique ta conduite.

Tu me trahissais donc ?

TAMAR.

A cet aveu réduite,
Ma bouche n'aura pas l'audace d'excuser
Un crime dont je viens moi-même m'accuser...
A vos justes rigueurs, seigneur, je m'abandonne.

MOURAD.

Allons, relève-toi ; parle, je te l'ordonne.

TAMAR, qui s'est relevé.

Puisque vous voulez bien encore m'écouter,
Devant vous, sans détours, je vais tout rapporter.

Oui, seigneur, dévoré d'une flamme coupable,
De l'étouffer en moi je me vis incapable.
Je croyais qu'Andréas favorisait mon vœu ;
Mais de mon fol espoir il s'était fait un jeu ;
Et Scanderberg, s'offrant à ma vue étonnée,
Me contraignit, après une lutte obstinée,
De le faire sortir avec moi du palais.

MOURAD.

Perfide, c'est ainsi que tu te rappelais
Tes devoirs et mes droits à ta reconnaissance ?

TAMAR.

Le prince Scanderberg, m'ayant en sa puissance,
Par son propre péril, par sa haine excité,
M'eût tué, si j'avais plus longtemps résisté.

MOURAD.

Tu devais préférer la mort à cette honte :
Elle n'aurait été que d'un instant plus prompte.

TAMAR.

Je ne crains point la mort ; je dois vous le prouver,
Puisque me rendre ainsi c'est venir la trouver.
Mais repentant, soumis à mon destin contraire,
Si j'ai, dans ce moment, tenté de m'y soustraire,
Ce fut pour réparer le mal que j'avais fait.
Lorsque vous saurez tout, vous serez satisfait.

RICARDA, à part.

Que dit-il ?

(La physionomie d'Andréas et celle d'Elmaïs expriment la plus vive anxiété.)

MOURAD, rassuré.

Ton langage a lieu de me surprendre.

TAMAR.

J'achève mon récit, et vous m'allez comprendre.
 Au prince Scanderberg j'avais donc dû céder ;
 Sur les rives du lac nous venions d'aborder ;
 Je m'esquive ; la nuit favorise ma fuite.
 Ne sachant vers quel point diriger sa poursuite,
 Et content, au surplus, d'avoir sa liberté,
 Le prince m'abandonne et fuit de son côté.
 Je veux gagner l'endroit où, mû par l'espérance
 De rejoindre Medjine après sa délivrance,
 J'avais fait tenir prêts mes coursiers et mes gens ;
 Si j'y puis arriver, par mes soins diligents
 Je compte prévenir Scanderberg de vitesse,
 Et faire de sa joie une sombre tristesse.
 J'avance quelques pas : le hasard m'y conduit.
 Une scène imprévue à mes yeux se produit :
 Là, j'aperçois Medjine, en sa route égarée,
 Que son guide à mes gens a malgré lui livrée ;
 Orcan, seul contre tous, lutte et veut dégager
 La sultane, impassible au milieu du danger.
 Déjà plusieurs des miens sont étendus à terre ;
 Son bras va triompher, lorsque mon cimenterre
 Promptement dans ma main jaillit de son fourreau
 Et l'abat à son tour !

RICARDA, qui a écouté ce récit, pâle et haletante, faisant tout à coup explosion dans sa douleur.

Mon fils ! Ah ! le bourreau !

ELMAÏS, avec des larmes.

Mon frère !

ANDRÉAS, consterné.

Hélas !

MOURAD, surpris.

Son fils !

RICARDA, folle de désespoir.

Oui, mon fils, monstre infâme !

De Jean Castriota tu vois en moi la femme,
 Qui n'est pas au tombeau, comme tu le pensais !
 Tu demandais mon nom, maintenant tu le sais !
 Quoi ! lorsque, ce matin, ici je suis venue,
 Ton sinistre regard ne m'a point reconnue !
 Et ton cœur ténébreux ne s'est pas rappelé
 Ce jour, où, près du père, à tes pieds, mutilé,
 Tu frappas, insensible aux pleurs, à la prière,
 Deux malheureux enfants dans les bras de la mère !
 C'est en vain qu'Andréas parvint à les sauver :
 De leur sang, aujourd'hui, tu devais t'abreuver !
 Il me faut jusqu'au bout voir triompher ton crime !
 Mais, si je ne puis rien sous ta main qui m'opprime,
 Je remets à mon Dieu le soin de me venger ;
 Et, quand j'expirerai, je veux du moins charger
 De malédictions ma dernière pensée
 Qui, comme un trait de mort, sur toi sera lancée !

(Epuisée d'émotions, elle tombe dans les bras d'Andréas.)

MOURAD, à lui-même.

Je ne m'étonne plus de mes pressentiments,
 En voyant cette femme et ses emportements...

C'est pourquoi je voulais connaître sa naissance...

Mais enfin sa fureur la met en ma puissance.

(A Tamar.)

Ce n'est pas tout : je dois encore redouter

Scanderberg.

TAMAR.

Par bonheur nous venons d'arrêter
Deux jeunes Albanais, deux hardis émissaires,
Qui portaient un message au chef des janissaires.

MOURAD.

Est-ce que Ben-Saïd contre moi conspirait ?

TAMAR.

Ce message, seigneur, clairement le montrait ;
C'est pourquoi je l'ai fait prendre et garder à vue.
De tout chef la révolte est ainsi dépourvue.

MOURAD.

Le traître ! il mourra !

TAMAR.

Sûr de votre assentiment,
J'ai voulu qu'Abdul-Mek prit son commandement,
Et marchât au-devant de l'armée ennemie,
Qui, surprise en chemin, sera moins affermie.

MOURAD, inquiet.

On va donc m'attaquer !

TAMAR.

Cet écrit annonçait
Qu'à la tête des siens Aldestant s'avancait,
Certain de rencontrer Scanderberg sur sa route.

MOURAD, désignant Andréas.

Ce traître l'en aura fait prévenir, sans doute.

TAMAR.

Au nom de votre fils, contre vous insurgé,
Parmi les Albanais plus d'un Turc s'est rangé.
Tous ces vils contempteurs de vos lois rigoureuses
Ont construit des radeaux et des barques nombreuses,
Que, pour passer le lac, ils traînent avec eux.
Mais j'ai trompé l'espoir de leurs plans belliqueux,
Puisqu'avant que leur troupe en cet endroit arrive,
Vos braves défenseurs seront sur l'autre rive ;
Et je ne doute pas que, tout à coup surpris,
Les rebelles ne soient tous massacrés ou pris.
Seigneur, je vous ai donc assuré la victoire ;
Non pas que je m'en fasse un titre méritoire :
Pour réparer mes torts, j'ai voulu vous servir ;
Mais sur moi votre bras n'en doit pas moins sévir.

MOURAD.

Je ne t'inflige point la peine qui t'est due,
Et même ma faveur pourra t'être rendue ;
Mais tandis que je vais, par un juste trépas,
Punir ces criminels de leurs noirs attentats,
Hâte-toi de courir où la lutte s'engage ;
Et de ton dévouement je veux, pour dernier gage,
Que, sorti triomphant d'un combat décisif,
Tu traînes devant moi Scanderberg mort ou vif.

TAMAR, avec joie.

Puisque, si généreux, votre cœur me pardonne,
Seigneur, je cours, je vole où votre voix l'ordonne ;
Et si je n'obtiens pas un succès éclatant,
C'est que j'aurai trouvé la mort en combattant !

(Il s'élançe vers la porte du fond, mais il est arrêté par Scanderberg, qui entre précipitamment en scène, l'épée à la main et suivi d'une troupe d'Albanais et de janissaires qui brandissent des armes et des torches.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SCANDERBERG, GARDES, ALBANAIS, JANISSAIRES.

SCANDERBERG, saisissant Tamar dont il a entendu les dernières paroles.
Tu n'iras pas plus loin pour la trouver en face !

MEDJINE, ELMAÏS, ANDRÉAS, ensemble avec joie.
Scanderberg !

SCANDERBERG, livrant Tamar à deux Albanais.

Au trépas traînez-le, quoi qu'il fasse.

MOURAD, à part, épouvanté.

Dois-je en croire mes yeux ?

RICARDA, qui a secoué son abattement et dont les yeux lancent des éclairs,
s'avancant vers Mourad.

Tremble, vil égorgueur !

Pour punir tes forfaits voici notre vengeur !

(Courant à Scanderberg et désignant Mourad.)

Le cruel, qui couvrit de deuil notre famille,
Était prêt d'attenter à l'honneur de ma fille !

SCANDERBERG.

L'infâme !

RICARDA, avec une expression déchirante de douleur.

Et mon Amèse, en ce jour retrouvé,
Mon fils me devait être aussitôt enlevé !

SCANDERBERG.

Le crime de Tamar a reçu son salaire.

RICARDA, avec éclat et fureur.

Il faut encor du sang à ma juste colère...
Allons, Castriota, l'heure enfin a sonné
D'immoler ce tyran tremblant et consterné !

MOURAD, secouant sa torpeur et s'adressant à ses gardes.

Courageux Osmanlis, vous ne pouvez permettre
Qu'un chrétien sous vos yeux égorge votre maître !
Contre ces révoltés prenons le fer en main,
Et sur leurs corps sanglants frayons-nous un chemin !

SCANDERBERG, l'arrêtant.

En vain ta voix s'adresse à ta garde fidèle :
Un cercle étincelant se hérissé autour d'elle !
Tu vois qu'elle ne peut faire un seul mouvement,
Et que le ciel te livre à mon ressentiment !

MOURAD, avec un sombre dépit.

Abdul-Mek m'a trahi ?

SCANDERBERG, montrant les janissaires mêlés aux Albanais.

Non ; mais les janissaires,
Prompts à se déclarer pour nous tes adversaires,
Ont fait périr ce chef qui voulait résister.

MOURAD, foudroyé.

Contre moi quel motif a pu les exciter ?

SCANDERBERG.

Ta question m'étonne et prouve ta folie !
 Ton esprit aveuglé trop aisément oublie
 Que ces braves guerriers ne sont point nés des tiens,
 Mais qu'enlevés jadis à des parents chrétiens,
 Ils ont dû, se pliant à ton joug despotique,
 Feindre de renoncer à leur croyance antique !
 Sous la loi du Coran, sourdement indignés,
 Dans un morne silence ils se sont résignés ;
 Mais, lorsqu'ils m'ont pu voir braver ta tyrannie,
 Leur colère à la mienne aussitôt s'est unie,
 Et, dans leurs cœurs émus lasse de se dompter,
 Sur ton front criminel elle vient éclater !

LES JANISSAIRES.

Mort au tyran !

SCANDERBERG.

Ma voix par la leur est couverte ;
 Il voudraient que déjà ta tombe fût ouverte ;
 Et cette explosion de leur juste fureur
 A jeté sur ton front une blême terreur !
 Ah ! Mourad, tu croyais que, toujours triomphante,
 Ta main nous retiendrait courbés sous l'épouvante,
 Mais le ciel voit qu'il a trop longtemps supporté
 Tous tes hideux forfaits et leur impunité ;
 Il veut anéantir ton règne sanguinaire !
 Tel, avant d'éclater, murmure le tonnerre,
 Tel gronde l'avenir, chargé d'événements
 Qui vont te foudroyer sous d'affreux châtements !

Pour toi l'heure fatale est enfin arrivée :
 La Hongrie est debout, la Grèce est soulevée ;
 Voici venir Drakul, le démon des combats ;
 Huniade s'avance avec ses fiers soldats ;
 Au nom de Mahomet la révolte hardie
 S'étend sur tes Etats comme un vaste incendie.
 De tout côté tu vois se dresser un écueil ;
 Ton pouvoir, ta conquête et tes rêves d'orgueil,
 Tout croule autour de toi sur la terre ébranlée,
 Et, quand par de tels coups ton âme est accablée,
 Pâle, silencieux, l'œil hagard, impuissant,
 Tu trembles sous l'éclair de mon fer menaçant !
 Tout en brisant le sceptre en tes mains téméraires,
 Je puis par ton trépas venger enfin mes frères !
 (Abaisant son glaive.)
 Mais je n'en ferai rien : ton plus sûr châtiment
 Sera d'être témoin de cet écroulement !
 Vainqueur, je foule aux pieds ta sombre tyrannie,
 (Lui désignant Medjine.)
 Et tu vois devant toi la reine d'Albanie.

MEDJINE, courant vers Scanderberg.

Scanderberg, je vais donc pouvoir t'appartenir !

SCANDERBERG.

Personne désormais ne peut nous désunir !

MOURAD, se laissant tomber sur un siège avec le râle de la fureur impuissante.
 Il triomphe !

SCANDERBERG, allant à Ricarda et lui montrant Mourad.

Sa mort vous eût moins bien vengée !

RICARDA, avec l'accent de l'imprécation.

Oui, qu'il traîne en tous lieux une vie outragée!

SCANDERBERG, allant prendre la main d'Andréas:

Andréas, nous allons revoir notre berceau!

ANDRÉAS.

Ensuite je pourrai m'endormir au tombeau!

SCANDERBERG, se retournant encore vers Mourad.

Tu voulais m'immoler, moi je te laisse vivre!

Si tu trouves encor des soldats pour te suivre,

Dans les champs albanais, que le ciel m'octroya,

Je t'attends!

(Aux Albanais et aux janissaires.)

A Croya, mes amis!

TOUS, agitant leurs glaives.



FIN.

DU MÊME AUTEUR

LES ÉCHOS POÉTIQUES, édition nouvelle, avec lettres de Victor Hugo,
de Lamartine et de Viennet.

LES LYRES BRISÉES, poèmes, dix-huitième siècle, *André Chénier*,
Gilbert et Malblâtre.

LA SATIRE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

THÉÂTRE DE SOPHOCLE, traduit littéralement en vers. Première série :
Électre, Antigone.

Pour paraître prochainement :

THÉÂTRE DE SOPHOCLE, deuxième série : *Œdipe roi, Œdipe à Co-*
lonne, Les Trachiniennes; troisième série : *Ajax, Philoctète*, et un travail
sur Sophocle

LES LYRES BRISÉES, poèmes, dix-neuvième siècle, *Hillroye, Escousse*,
Élisa Mercœur, Hégésippe-Moreau.

L'ÉPOPÉE GAULOISE, poème national.

